

200
ROME

ET

L'ITALIE MÉRIDIONALE

26739



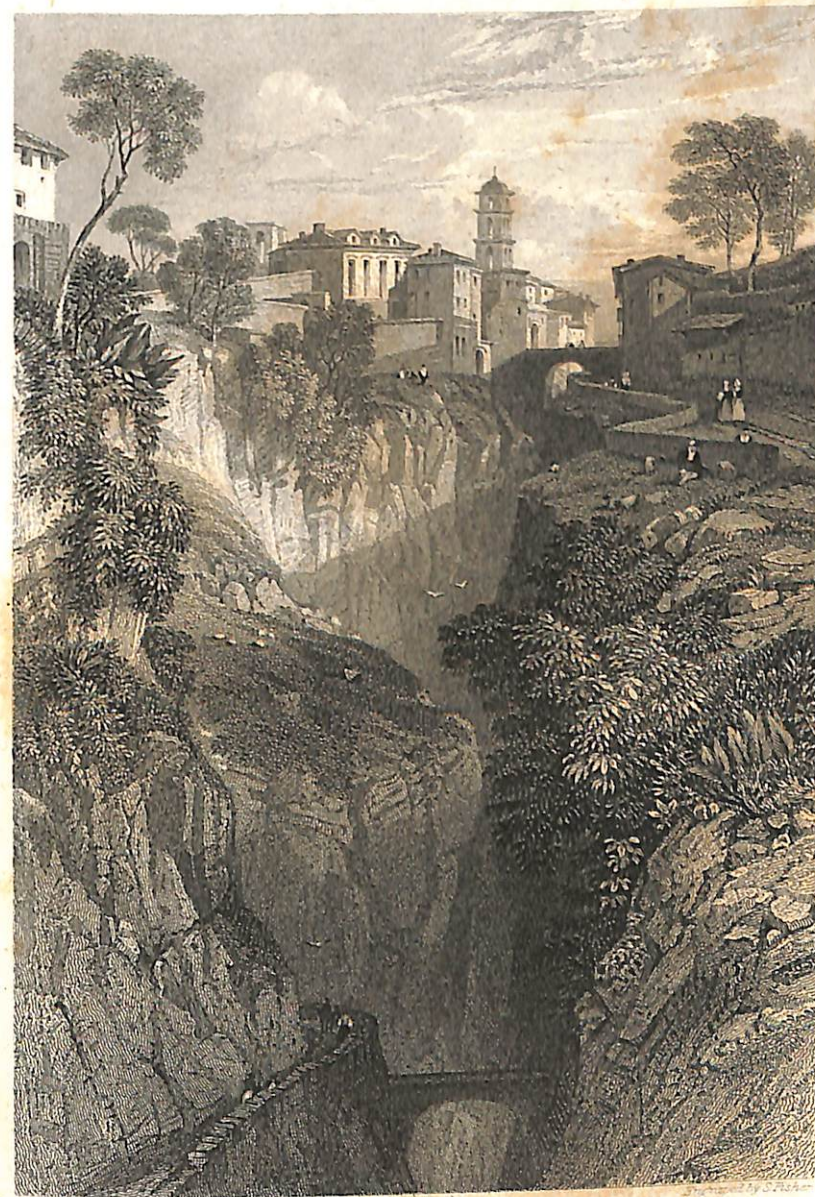
Engraved by J. Smith

Printed by Messrs. Smith



The Boat Quay-View.

ROME
ET
L'ITALIE MERIDIONALE



Sorrento.

PARIS:
BELIN, LEPRINCEUR, LIBRAIRES, FONDEURS,
RUE D'AYRÈ, STANDEE DES ARTS.

Le pont Saint-Ange.

ROME
ET
L'ITALIE
MÉRIDIONALE

PROMENADES ET PÉLERINAGES

SUIVIS D'UNE DESCRIPTION SOMMAIRE DE LA SICILE

PAR M. L. DE SIVRY



GATTINI
S
557

PARIS

BELIN-LEPRIEUR, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, 5.



DONO EREDI DI

NICOLA E NICOLETTA GATTINI

I

Cività-Vecchia. — Arrivée à Rome. — Saint-Louis des Français. — Sainte-Marie-Majeure. — Madones de saint Luc. — Portrait de la sainte Vierge. — Messes de Noël à Rome.

J'arrivai à Rome par la voie de mer. J'étais descendu le 23 décembre au soir à Cività-Vecchia, la ville de Trajan, qui remplace aujourd'hui le port d'Ostie encombré par les sables; j'y avais héroïquement enduré tous les petits déboires que réserve la civilisation moderne au malheureux qui met le pied hors de chez lui : visa de passeport, change de monnaies, douane, formalités de police, que sais-je encore? heureux, après

toutes ces tribulations trop légitimes, d'avoir pu échapper sain et sauf à cette multitude de pauvres diables qui viennent, bon gré mal gré, imposer leurs services au malheureux voyageur, et s'arrachent, en hurlant, ses bagages et sa personne, comme une proie qui leur est due. Ils n'ont qu'un but, celui de vous extorquer quelque menue monnaie, sous le premier prétexte venu; or on doit avouer que sur ce point leur imagination ne les laisse jamais en défaut, et qu'ils en trouveront toujours plutôt dix qu'un. Mais ils sont chez eux; il faut en prendre son parti avec résignation.

Je quittai Cività-Vecchia le lendemain, dès le matin, pour me rendre à Rome, en traversant la campagne qui entoure la ville de toutes parts, vaste solitude bornée au couchant par la mer dont les flots argentés par les premières lueurs du jour venaient mourir sur le rivage, et à l'orient par les montagnes de la Sabine qui se dessinent à l'horizon.

Cependant, malgré cette poésie du désert, qui n'était point sans charme, j'éprouvais un certain malaise d'âme que je ne saurais guère exprimer.

J'étais parti de grand matin, après une assez mauvaise nuit, dans une très médiocre auberge de Cività; j'étais à jeun, la pluie m'avait saisi en route, et me suivait jusqu'à Rome; l'air était froid, le ciel triste, mon cœur aussi : jamais route ne me sembla plus longue et plus fastidieuse. J'oubliais comme un enfant que j'allais à Rome, à Rome l'objet de tous mes désirs, pour ne

plus penser qu'aux ennuis de la route, et à toutes les inquiétudes vagues dont mon âme était pleine. C'était une impression pénible dont je ne pus parvenir à me débarrasser. Quand j'entrai à Rome, j'étais en plein sous cette funeste influence, et je fus pris d'un assez sot accès d'humeur en ne trouvant pas la ville éternelle toute bâtie de marbre, et les murailles de ses maisons toutes reluisantes d'or. Cette déception cruelle, qui me surprenait dans un moment de dépit, fut sans doute exagérée; cependant tous ceux qui font ce voyage l'éprouvent toujours, dit-on, plus ou moins au premier abord.

En effet, à mesure qu'on approche de Rome, il semble qu'on s'avance vers une sorte de patrie d'enfance, longtemps rêvée, et qu'on va retrouver avec bonheur; car notre éducation de collège nous rend presque Romains de cœur et de pensée. L'étude de la littérature latine nous a initiés dès notre jeunesse à la poésie, à la vie politique et à l'histoire merveilleuse de ce grand peuple. Aussi, combien de fois n'avons-nous pas regretté naïvement, tous tant que nous sommes, dans un bel élan d'enthousiasme, de n'être pas citoyens romains, de ne pouvoir pas marcher avec orgueil, vêtus de la toge ou du laticlave sur la voie Appienne, la voie Sacrée ou le *Forum*? Et plus tard, si les circonstances nous emportent sur cette terre du vieil Évandré, n'est-ce pas un vrai triomphe pour nous de songer que nous allons parcourir ces lieux illustres dont nous portons tous les

noms gravés dans la mémoire; ces lieux d'où partait la voix des tribuns, des consuls et des empereurs, des orateurs et des poètes, pour arriver jusqu'à nous à travers les siècles!

Mais, hélas! habitués à ne voir que de loin ces hommes et ces choses, nous avons fait les uns et les autres gigantesques, et trop souvent nous ne trouvons pas la réalité à la hauteur de ces illusions de l'esprit. On se prend alors à dédaigner ce qu'on a sous les yeux pour n'avoir pas trouvé ce que rêvait l'imagination, et ce n'est qu'après un séjour prolongé que le trouble de ce désenchantement s'apaise, et qu'on redevient assez calme pour apprécier avec plus de justesse cette grave et imposante majesté des ruines.

Je passai la fin de ma première journée à Rome à m'orienter un peu dans la ville, et le soir je me dirigeai par une sorte de souvenir de la patrie, vers l'église de Saint-Louis des Français. C'est par là que je commençai mon pèlerinage.

Je m'étais mis en route avec une ardeur de curiosité indéfinie qui m'avait peut-être abusé sur la douleur de m'éloigner du sol natal; mais j'avais laissé en France la meilleure part de mon cœur; et quand je me sentis sur cette terre lointaine, j'oubliai que j'étais à Rome pour me souvenir que j'étais loin de mon pays, loin de tout ce que j'aime. Je sentis que j'étais seul.

L'église de Saint-Louis des Français occupe l'emplacement d'une ancienne chapelle dédiée à la Vierge. Elle

fut achevée en 1589 et dédiée par Catherine de Médicis à la sainte Vierge, à saint Denis l'aréopagite, qu'on a cru longtemps être l'apôtre des Gaules, et à saint Louis, roi de France. J'admirai avec une certaine fierté nationale la richesse de cet édifice, dont la nef principale est toute revêtue de jaspe de Sicile, et les voûtes couvertes des belles peintures de Natoire.

On y a joint une maison d'asile ou hôpital pour les Français pauvres qui se trouveraient à Rome, et les prêtres attachés à l'église doivent être Français. Ils sont presque tous Corses aujourd'hui, et la maison ne sert guère qu'à les loger. De pauvres ecclésiastiques de notre pays venus en pèlerins sont souvent obligés de chercher un logement ailleurs; et dans ces bâtiments déserts, élevés jadis à leur intention, ils ne sauraient trouver pour le temps de leur séjour dans la ville sainte une cellule et un lit. Jusqu'à 1840 cette église était une paroisse de Rome. Elle ne l'est plus aujourd'hui; les Français ont demandé et obtenu qu'elle leur fût exclusivement réservée. Mais elle n'en est pas beaucoup plus française pour cela.

On y voit quelques tombeaux curieux, celui du cardinal d'Ossat, fils d'un maréchal-ferrant, et mort ambassadeur de Henri IV auprès du pape; celui de madame de Montmorin, élevé par M. de Châteaubriand pendant son ambassade à Rome, et celui de Sigalon, mort après avoir éternisé son nom par sa belle copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange, qu'on voit à Pa-

ris, au musée des Beaux-Arts. Au-dessus des deux bénitiers on lit ces mots tirés de saint Thomas :

*Quicumque orat pro rege Francie habet X dies de indulgentia
a papa Innocent. X^e.*

Saint-Louis des Français est la seule église de Rome où la messe de la nuit de Noël se dise à minuit : on en dit une autre à Sainte-Marie-Majeure à trois heures du matin.

Après la messe de Saint-Louis je voulus entendre celle de Sainte-Marie-Majeure, et je me rendis à cette auguste basilique en traversant la ville. Cette messe est très solennelle ; tous les cardinaux y assistent. Un détachement de la garde noble s'y rend aussi, et le pape y vient quelquefois.

Quand j'arrivai sur la place de l'église, les portes étaient encore fermées, la nuit était sombre et froide, quelques pauvres paysans de la Sabine attendaient avec patience, couchés sur les marches du portique, que la madone ouvrît son temple. Je m'assis auprès d'eux.

Le murmure des fontaines troublait seul de son bruit mélancolique le silence de cette nuit profonde, et j'essayai, malgré l'obscurité, de distinguer les objets qui m'entouraient. Une grande colonne s'élevait au milieu

¹ « Quiconque prie pour le roi de France, obtient dix jours d'indulgence, d'après un décret du pape Innocent X. » — S. Thomas, in suppl. quest. XXV, art. III ad secundum. Et in IV sententiarum, dist. XX, quest. I, art. III. questionum. III ad secundum.

de la place ; et une autre un peu plus loin. C'est là tout ce que je pus apercevoir. La grande colonne est la seule qui soit restée entière du temple de la Paix (basilique de Constantin) au Forum. Elle est de marbre blanc, et surmontée d'une statue de la sainte Vierge. La plus petite est en granit d'Égypte. Elle fut élevée par Clément VIII, en 1595, pour consacrer le souvenir de l'absolution qu'il avait donnée à notre Henri IV. Ce n'était pas la seule fois que je devais retrouver à Rome les souvenirs de la France. Les chefs de l'Église se sont toujours souvenus avec reconnaissance de Pépin et de Charlemagne, ces deux illustres Francs qui agrandirent assez la puissance temporelle des papes pour assurer dès lors aux vicaires de Jésus-Christ toute l'indépendance spirituelle dont l'exercice de leur saint ministère a besoin.

La basilique de Sainte-Marie-Majeure, appelée aussi basilique Libérienne ou Sainte-Marie-des-Neiges, fut bâtie en 352 par le pape saint Libère : elle occupe le sommet du mont Esquilin (Cispinus), réuni à la ville par Servius Tullius, et se trouve assez près d'un temple de Junon Lucine. La vierge des vierges est adorée aux mêmes lieux où jadis les matrones romaines venaient implorer la déesse de la Maternité. Rapprochement bizarre que je devais retrouver souvent en Italie, et qui proclame hautement et à jamais le triomphe de la croix du Calvaire sur les idoles brisées du Capitole.

Le monument actuel n'est plus celui de saint Li-

hère : plusieurs papes l'ont augmenté, embelli à plusieurs reprises, et il ne lui reste presque plus rien de sa construction primitive. Benoît XIV, qui l'enrichit de marbres précieux et de stucs dorés, est un de ceux qui ont le plus contribué à sa splendeur. Les trente-six colonnes ioniques qui la soutiennent sont toutes de marbre blanc, et appartenaient jadis au temple de Junon. Le plafond, qui vient d'être imité à Paris dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, pour le désespoir des admirateurs exclusifs de l'art gothique, est d'une grande richesse.

Sainte-Marie-Majeure possède une partie de la crèche du Sauveur, revêtue d'argent, qu'on expose sur un autel pendant les fêtes de Noël à la vénération de la foule. On y garde aussi, dans une chapelle latérale, une image de la Vierge sur un fond de lapis-lazuli surchargé d'ornements d'or et d'argent. On la dit peinte par saint Luc [1], ce qui n'est guère plus probable pour celle-ci que pour tant d'autres qu'on attribue au même saint. Cependant, quelle que soit l'opinion qu'on adopte à ce sujet, ces vieilles images n'en doivent pas être moins précieuses à nos yeux. Enlevées à la Grèce, leur patrie, quand il fallut les dérober aux fureurs insensées des iconoclastes, ces madones ont gardé, en passant à travers les siècles, quelque chose de vénérable et de sacré. Que d'âmes ont répandu devant elles leurs peines ou leurs joies dans ces âges de foi et d'ardeur ! que de pleurs versés

à genoux dans le silence et la solitude de leurs temples ! Que d'actions de grâces ont monté vers elles comme la fumée de l'encens ! Les Vierges de Raphaël parlent à l'esprit et à l'imagination, celles-ci parlent au cœur et provoquent la prière. J'aimais auprès de ces peintures à me rappeler le gracieux portrait de la mère de Jésus que traçait Nicéphore Calliste à la fin du xiii^e siècle, et qui ne le cède guère en naïveté aux madones du Bas-Empire.

« Elle était, dit-il, d'une taille moyenne, bien que plusieurs prétendent qu'elle devait être plutôt grande que petite. Devant les autres, elle parlait avec dignité, sans rire, sans exciter jamais ni trouble, ni colère autour d'elle. La couleur de son teint rappelait celle du blé mûr ; ses cheveux étaient blonds, ses yeux vifs, ses prunelles un peu jaunes avaient presque la couleur d'une olive. Elle avait les sourcils arqués et d'un beau noir, le nez long ; ses lèvres rosées respiraient la douceur de ses paroles ; son visage n'était ni rond ni allongé, mais un peu ovale, ses mains et ses doigts effilés. Elle ne recherchait point le luxe, était simple, ne composait jamais sa figure, ne traînait jamais après elle rien qui sentît la mollesse, mais au contraire était en tout d'une extrême modestie. Pour ses vêtements, elle se contentait de la couleur naturelle de leur étoffe. Enfin, pour tout dire en peu de mots, on sentait une grâce divine dans tout ce qui tenait à sa personne. »

La chapelle qui renferme ce tableau est une des

plus riches du monde. Elle a une coupole gracieuse sur la frise de laquelle on lit : *Signum magnum apparuit in celo : mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim* ¹.

Le maître autel de la basilique est isolé : c'est une grande urne antique couverte d'une table de marbre. Le baldaquin s'élève sur quatre colonnes de porphyre autour desquelles s'enlacent des palmes de bronze doré.

C'est là que le cardinal officiant disait la première messe de Noël : les autres étaient rangés derrière lui dans cette partie de l'église qu'on nomme la *tribune*, et qui serait pour nous le chœur, en supposant qu'il fût placé comme celui de l'église Saint-Sulpice à Paris, et l'autel tourné de façon que le prêtre à la messe regardât la grande nef. Cette disposition remonte à la plus haute antiquité : on la retrouve dans toutes les églises primitives [11].

Sainte-Marie-Majeure est une des plus riantes églises de Rome moderne. Elle n'a point la gravité sombre et austère de nos cathédrales du Nord. Ces colonnes élégantes de marbre grec, ces murailles couvertes des chefs-d'œuvre du Guide et des charmantes conceptions de Battoni, ces autels de porphyre et de bronze, ces tabernacles d'or étincelants de pierres précieuses, toutes ces richesses amassées par la dévotion des peu-

¹ « Un grand signe apparut dans le ciel : une femme revêtue du soleil, avec la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » *Apocal.*, XII, 1.

ples et des princes de la terre aux pieds de Marie de Nazareth, jettent l'âme dans une sorte de piété suave qui la dispose merveilleusement au culte poétique de la reine des Anges. Ici ce n'est plus le Jéhovah terrible et jaloux de l'ancienne alliance, c'est le Jésus miséricordieux de Bethléem : sa crèche est là auprès, la crèche où ont reposé les membres débiles qui voilaient un Dieu, le Dieu de la clémence et du pardon. Aussi, dans ce temple à la fois splendide et gracieux, point de pensées redoutables, point d'expiations rigoureuses, point de terreurs vengeresses, c'est comme un vestibule du ciel où l'on n'arrive que pour aimer et bénir.

Je passai le reste de la nuit dans la basilique de Marie à genoux sur les dalles de marbre, au bruit des harmonies célestes de l'office de Noël ; et le matin, pensif et recueilli, je me dirigeai à travers le dédale des rues et des places de la ville vers l'église de Saint-Pierre, où je devais entendre la troisième messe de la fête, célébrée par le souverain pontife de l'Église universelle [11].

II

Saint-Pierre. — La Confession. — La Chaire. — Tombeaux. — Confessionnaux. —
Sacristie. — Grottes vaticanes. — Coupole.

Quand j'entrai pour la première fois dans la basilique du Vatican, je la trouvai couverte à l'intérieur de grandes tentures rouges frangées d'or. Des tribunes garnies de draperies avaient été préparées pour les princes et pour les membres du corps diplomatique en résidence à Rome. Des bancs couverts de riches tapisseries étaient réservés aux cardinaux de chaque côté du chœur ; des sièges dorés attendaient les patriarches

étrangers près du trône destiné au grand patriarche de toutes les églises, et de hautes estrades pour les femmes s'élevaient en gradins à droite et à gauche de la Confession de saint Pierre, où cent douze lampes de bronze doré brûlent éternellement sur le tombeau du prince des apôtres.

Telle est invariablement la décoration de la basilique les jours où le pape y doit paraître en grande pompe pour y célébrer la messe, ou pour y assister, sur son trône, à celle que dit en sa présence un cardinal du sacré collège.

Ces messes ou ces *fonctions* du pape, pour me servir de l'expression consacrée, ont quelque chose de majestueux, mais elles sont profondément tristes. Les Romains y assistent rarement. Quelques pauvres habitants des montagnes viennent seuls user de leurs genoux le pavé de la basilique; et parmi toute cette foule d'assistants de tous pays qui encombrent les estrades et les places réservées, bien peu savent apporter à cette grave cérémonie autre chose qu'une curiosité toute profane, qui afflige les âmes chrétiennes. Le pape n'est plus pour eux le souverain pontife, chef de l'Église de Dieu, célébrant à la face de la terre le plus auguste mystère du christianisme, et appelant sur les fidèles enfants du Christ toutes les bénédictions du Père universel; ce n'est qu'un roi sur son trône, entouré des princes de sa cour, et donnant en spectacle sa haute et vénérable piété. En vain lève-t-il au ciel ses yeux baignés des

larmes de la foi, et frappe-t-il de sa voix puissante les voûtes d'or et de marbre de la grande cathédrale, il pleure et il prie seul; la sérénité grave et austère de son front sacré ne touche et n'émeut plus personne.

Avant l'office, le pape était entré dans Saint-Pierre sur son trône de velours rouge brodé d'or, porté par douze hommes vêtus de pourpre, dans toute la majesté de sa puissance et de sa vertu; la tiare en tête, ombragé des deux flambelles de plumes de paon, précédé du prélat qui porte sa croix pontificale et enveloppé dans les larges plis de sa chape de drap d'or : c'est ainsi qu'il retourne en son palais après la messe, l'air calme et recueilli, immobile sur son siège de dix-huit siècles, comme la pensée divine qu'il représente à nos yeux. Il disparaît bientôt dans les somptueux appartements de son palais, où, malgré son âge avancé, il continue la vie frugale qu'il menait autrefois dans son couvent de Camaldules, et couche sur la planche au milieu des magnificences de la royauté.

Je quittai la noble basilique, le cœur serré, et je me mis à errer dans les rues de la ville; mais je revins bientôt visiter en détail la reine de toutes les églises chrétiennes.

On arrive à la basilique de Saint-Pierre par une grande place elliptique au milieu de laquelle s'élève un obélisque de granit rouge sans hiéroglyphes et surmonté d'une croix. Il avait été transporté d'Héliopolis à Rome par Caligula. Sixte-Quint le fit placer à cet

endroit en 1586. On y lit encore l'inscription dédicatoire antique :

*Dico Cæsari divi Julii F. Augusto, Tiberio Cæsari divi Augusti
F. Augusto sacrum.*

Et d'un autre côté celle qui doit durer jusqu'à la fin des temps :

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.

La place est entourée d'une belle et double colonnade à quatre rangs de colonnes qui semblent, comme les deux bras de la basilique, ouverts pour embrasser le monde, et ornée de deux fontaines qui jettent des torrents d'eau.

J'entrai par un large vestibule qui serait à lui seul un temple. La voûte est chargée de dorures, et aux cinq portes correspondent celles de l'église, dont une est la porte Sainte (iv).

A l'intérieur, la basilique a le tort assez grave de paraître beaucoup plus petite qu'elle ne l'est en effet. Les admirateurs *quand même* trouvent dans cette fausse perspective une conséquence admirable de la parfaite proportion de tous les détails. Je ne saurais dire à quoi on doit l'attribuer, mais il me semble, à moi, profane, que le grand mérite de l'architecture, c'est de produire aux yeux le plus d'effet possible. Toute œuvre qui, avec de grands moyens, arrive à un résultat moindre que celui qu'on a droit d'en attendre, pêche certainement par un point.

Cette magnifique église fut bâtie sur les tombeaux des deux apôtres saint Pierre et saint Paul, dans l'emplacement occupé autrefois par des grottes où les chrétiens des premiers siècles enterraient les martyrs du cirque de Néron, situé près de là. Le pape saint Anaclet avait déjà fait construire au même endroit un oratoire où les fidèles se rendaient avec dévotion : Constantin le remplaça par une église dont on voit encore aujourd'hui le pavé au-dessous de la basilique moderne.

Cette basilique admirable a la forme d'une croix latine. Mais ce n'est pas sans de longues hésitations qu'on a fini par adopter le plan actuel.

Croix latine sous Bramante, Julien de Sangallo, frère Joconde et Raphaël ; croix grecque sous Balthazar Peruzzi, qui voulait économiser ainsi les deniers de l'Église ; elle redevint croix latine sous la direction d'Antoine de Sangallo, puis croix grecque sous Michel-Ange et ses successeurs jusqu'à Charles Maderne, qui reprit et exécuta enfin le projet de la croix latine.

Au point central de la croisée s'élève la grande coupole de Michel-Ange, qui fait l'admiration du monde, et sur laquelle le chrétien lit avec un orgueil mêlé de respect :

TU ES PETRUS. ET SUPER HANC PETRAM EDIFICABO ECCLESIAM MEAM.
ET DABO TIBI CLAVES REGNI COELORUM.

Ces paroles dites au milieu des déserts de la Palestine à un pauvre pêcheur du lac de Tibériade sont aujourd'hui gravées sur l'or et le marbre de son tom-

beau, et ce tombeau est le plus grand temple de la terre.

Sous la coupole sont déposées les saintes reliques des deux apôtres dans un caveau où les femmes ne peuvent entrer qu'une fois l'an, le lundi de la Pentecôte; il y a peine d'excommunication pour celles qui essaieraient de s'y introduire un autre jour de l'année. L'autel de cette chapelle vénérable est un ancien autel de la basilique primitive; c'est là que l'on conserve avec honneur les palliums que le pape envoie parfois aux archevêques de la chrétienté¹. On y voit la statue de Pie VI, agenouillé, par Canova.

Au-dessus de ce caveau, dans l'église, s'élève sur sept gradins, le grand autel papal, tourné vers l'orient, et placé à la manière antique. Il occupe la place même de l'oratoire d'Anaclét, et est couvert d'un splendide baldaquin de bronze formé du métal enlevé au Panthéon d'Agrippa, et qui s'élève aussi haut que le palais Farnèse, un des plus grands de Rome. C'est là ce qu'on appelle la Confession. Le pape seul officie à cet autel, et seulement trois fois l'année, à Noël, à Pâques, et le jour de saint Pierre, au 29 juin. Si quelquefois, aux fêtes de second ordre, un cardinal y célèbre la messe

¹ Ces palliums, comme on sait, sont faits de la laine de deux agneaux blancs que le pape bénit le 21 janvier, jour de la fête de sainte Agnès, et confie ensuite aux soins d'un monastère de religieuses. Le pape, les archevêques et le seul évêque d'Ostie, ont le droit de les porter. On en fait tous les ans la bénédiction solennelle la veille de saint Pierre.

en présence du pape, il ne doit le faire qu'avec l'autorisation spéciale de sa Sainteté.

La basilique renferme quarante-cinq autres autels : la plupart sont ornés de riches mosaïques qui reproduisent avec une merveilleuse fidélité les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Trois cent soixante-dix-sept statues ajoutent encore à la magnificence de l'auguste temple, et le fond de la *tribune* (ou du chœur) est occupé par une œuvre colossale qu'on appelle la chaire de saint Pierre.

C'est une sorte de trône soutenu par quatre pères de l'Église, deux de l'Église latine et deux de l'Église grecque, le tout en cuivre doré et du plus mauvais goût du Bernin. Le siège du trône renferme une partie du siège même dont se servit saint Pierre. On prétend que les papes doivent s'y asseoir au vingt-cinquième anniversaire de leur exaltation, en mémoire des vingt-cinq années que saint Pierre fut évêque de Rome. Mais, hélas ! on n'a point encore senti la nécessité d'y ajuster un escalier pour y monter. Les souverains pontifes arrivent ordinairement bien vieux au trône pontifical, et le nombre d'années qu'ils gouvernent l'Église n'a jamais pu atteindre ce terme. Quelques-uns ont régné quinze, dix-sept, dix-huit ans ; Léon III régna vingt ans, Sylvestre I et Urbain VIII, vingt-un ; Adrien I et Pie VII, vingt-trois ; Pie VI, vingt-quatre. Mais aucun n'a touché la bienheureuse année.

Quelque mauvais que soit le dessin de cette masse

de dorures, l'effet en est cependant assez heureux.

Après de la chaire de saint Pierre se trouve d'un côté le tombeau de Paul III, Farnèse, par Jacques della Porta. Sur la base du monument sont assises deux statues : la Prudence et la Justice : la Prudence sous les traits d'une vieille femme, la Justice sous ceux de la plus belle personne que puisse rêver (j'allais dire désirer) l'imagination la plus audacieuse. Aussi un pape la fit couvrir par le Bernin d'une draperie de métal. On dit que ces deux statues sont deux portraits : l'un de la mère, l'autre de la sœur de Paul III. En face de ce tombeau est celui d'Urbain VIII, Barberini, pape vertueux et savant dont le nom est illustre dans l'histoire de l'Église. La statue est du Bernin, celles de la Justice et de la Charité de ses élèves. Dans le transept de droite, l'autel dédié à saint Michel a pour tableau l'archange terrassant le diable sous la figure d'une femme. L'original de cette mosaïque est du Guide : on le conserve à l'église des Capucins.

Dans l'une des nefs latérales, est le tombeau de Clément XIII, Rezzonico, œuvre grandiose qui fit en 1795 la réputation de Canova. La Religion est d'une roideur froide, qui contraste bizarrement avec les statues de l'école du Bernin dont abonde l'église de Saint-Pierre. Les deux lions couchés à ses pieds sont d'une vraie beauté; seulement j'en ai retrouvé l'idée première à Florence sur l'une des portes extérieures du palais Pitti. Il n'y a ici que le mérite d'exécution, mais,

sous ce rapport, il faut avouer que ce sont les deux plus beaux lions du monde.

Le tabernacle de la chapelle du Saint-Sacrement, couvert d'or et de pierreries, fut dessiné par le Bernin. C'est une gracieuse imitation du temple rond que Bramante éleva sur le Janicule, à l'endroit où saint Pierre fut attaché en croix. Cette chapelle est fermée d'une grille de fer. A la mort d'un pape, on expose son corps pendant trois jours auprès de cette grille, en faisant passer à travers les barreaux ses pieds que les fidèles viennent baiser avec respect. Il est ensuite déposé dans une urne en stuc, auprès de la chapelle des chanoines, jusqu'à ce qu'un autre le remplace.

Cette chapelle des chanoines, en face de celle du Saint-Sacrement, de l'autre côté de l'église, s'appelle aussi chapelle du chœur ou du chapitre. C'est celle où se célèbre tous les jours l'office canonial et paroissial de Saint-Pierre. Le chant, fort beau et soutenu par un très bon orgue de Mosca¹, fut dirigé, à différentes époques, par plusieurs maîtres célèbres : Palestrina, Zingarelli, Fioravanti, etc. L'original de la mosaïque de l'autel, qui représente la Conception, avec saint Jean-Chrysostôme, saint François d'Assise et saint Antoine de Pa-

¹ Saint-Pierre a trois orgues, un pour la chapelle des chanoines, un pour celle du Saint-Sacrement, et un autre, mobile, qu'on transporte à chacune des chapelles de la basilique quand on y fait quelque office particulier. Jamais aucun des trois ne joue en présence du pape.

donc, est aux Chartreux de Sainte-Marie-des-Anges, dans les Thermes de Dioclétien. Le corps de saint Jean-Chrysostôme repose sous l'autel.

Les fonts baptismaux sont formés d'une vasque de porphyre, d'un seul morceau, où étaient renfermées les cendres de l'empereur Adrien dans son mausolée célèbre, qui depuis est devenu le château Saint-Ange. L'un des tableaux représente saint Pierre baptisant ses gardiens dans la prison Mamertine.

Je n'ai point encore parlé de la célèbre statue de saint Pierre, dont le pied est usé par les baisers des pèlerins. Elle est adossée au dernier pilier de la grande nef à droite, auprès de la croisée.

Les Anglais ne manquent pas de dire que c'est une statue de Jupiter, dont les dévots catholiques *adorent* le pied droit : or ceci est une naïveté à leur usage. Rien ne ressemble moins à un Jupiter que cette statue. On l'attribue au pape Léon I^{er}, qui l'aurait fait fondre au milieu du v^e siècle pour l'ancienne basilique ; et c'est Paul V, Borghèse, qui l'a fait poser à l'endroit où elle est encore. Les pieux fidèles aiment à s'incliner devant cette vieille image : n'est-elle pas consacrée à leurs yeux par la religion de leurs pères, qui durant quatorze siècles sont venus appuyer leurs lèvres et leur front sur ce pied vénéré, comme pour soumettre au prince des apôtres, au père suprême de la foi toute parole et toute pensée. J'ai vu le pape Grégoire XVI incliner son front couronné devant la sandale de bronze

de son glorieux ancêtre en Jésus-Christ, et c'est avec une pieuse vénération que je suis allé moi-même poser mes lèvres à la place qu'avaient touchée celles du vénérable pontife : heureux si j'avais pu en même temps apaiser et humilier devant Dieu mon cœur et ma pensée si souvent agités et rebelles !

L'église de Saint-Pierre renferme douze confessionnaux destinés aux étrangers, dans lesquels se tiennent à certains jours et à certaines heures des pénitenciers de l'ordre des franciscains, toujours prêts à entendre ceux qui viennent s'adresser à eux de tous les points de la terre. Il y en a pour toutes les langues, pour l'espagnol, pour le grec moderne, pour l'illyrien, pour l'allemand, pour le portugais, pour l'anglais, pour le flamand, pour le polonais, deux pour les patois de l'Italie, deux pour le français, etc., et quatorze autres pour les besoins ordinaires de la paroisse. Dans le bras gauche est la chaire où le cardinal grand-pénitencier donne l'absolution publique durant la Semaine sainte.

Sur le pavé de l'église on a marqué par une étoile la longueur exacte des principales églises connues comparées à celle de Saint-Pierre [v]. Cette échelle ne manque pas d'un certain orgueil.

La sacristie bâtie par Pie VI fut commencée en 1776 et terminée en 1784. Elle est belle et se divise en deux parties : l'une sert aux chanoines et l'autre aux simples bénéficiers. On y voit deux tables qui contiennent les *acta fratrum arralium*, sur lesquels Gaëtan Marini a

fait de si doctes commentaires, et un tableau bizarre de Hugues de Carpi, représentant la Véronique peinte avec le doigt sans pinceau. Cette sacristie est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne, qui n'était qu'une sorte de petite église ronde connue sous le nom de Notre-Dame-de-la-Fièvre, et dans laquelle on conservait le joli groupe de la *Piété* de Michel-Ange, qui est aujourd'hui dans la basilique à la première chapelle à droite en entrant.

Le trésor de Saint-Pierre conservé dans la sacristie a reçu du cardinal d'York trois magnifiques rubis orientaux qui avaient été trouvés après la bataille de Choczim, dans la tente où Amurat avait enfermé ses femmes. Ils sont montés sur un feuillage d'émeraudes, et forment comme une rose avec ses boutons. Mais je n'ai pas vu cette merveille. Je ne sais pas même ce qu'elle est devenue. Je m'en suis consolé en contemplant, les deux mains dans mes poches, un gros coq de métal qui était au sommet du clocher de la basilique ancienne, et que l'on conserve très soigneusement.

Quand je l'eus suffisamment admiré, je pris avec moi une espèce de sacristain qui se trouvait là, et je descendis dans l'église inférieure, qu'on appelle les grottes vaticanes.

Le sol de ces caveaux obscurs est celui de l'église de Constantin; et l'on a renfermé dans ces longues galeries tous les objets antiques qui n'ont pu trouver place dans l'église nouvelle. On y a placé les tombeaux de

plusieurs papes, de rois, d'empereurs, de cardinaux, et d'autres personnages illustres par leur dignité, leur génie ou leur naissance.

Toutes les peintures et sculptures de ces grottes ont été réparées en 1825 par les soins de M. Castruccio Castracane, alors économiste de la fabrique de Saint-Pierre, et que j'ai vu à Rome en 1841 cardinal de la sainte Église romaine et grand-pénitencier.

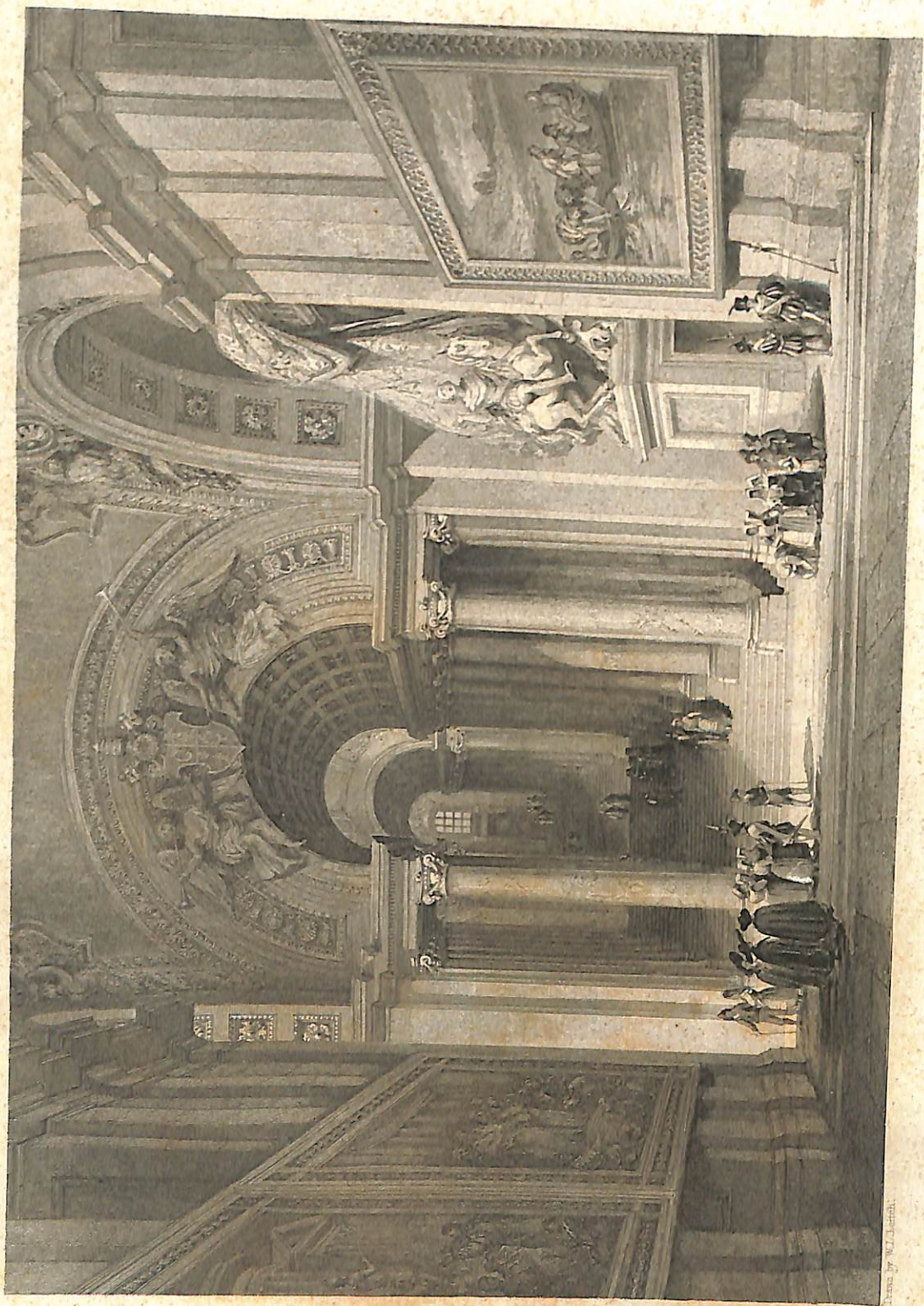
Il ne me restait plus à visiter que la partie haute de l'église, c'est-à-dire la plate-forme et cette divine coupole de Michel-Ange.

On arrive au sommet de la basilique par une rampe à cordons de cent quarante-deux degrés [vi], large de 4 mètres, et assez douce pour que des mulets chargés puissent porter jusqu'au haut les matériaux et les outils nécessaires à la réparation et à l'entretien du monument, dont la hauteur totale est de 93 mètres 66 centimètres. On se trouve alors sur une magnifique esplanade, auprès de la grande coupole, dont l'immensité effraie.

Cette plate-forme est tout un monde, habité par une population qui lui est propre. Les *San-Pietrini*, ouvriers chargés de tous les travaux de Saint-Pierre, semblent naître, vivre et mourir sur l'auguste édifice. Toute leur vie est là; ils s'y succèdent de père en fils et forment une corporation à part qui a ses lois et sa police à elle. Une fontaine coule perpétuellement auprès du dôme dans un large bassin de plomb, pour la commodité des travaux.

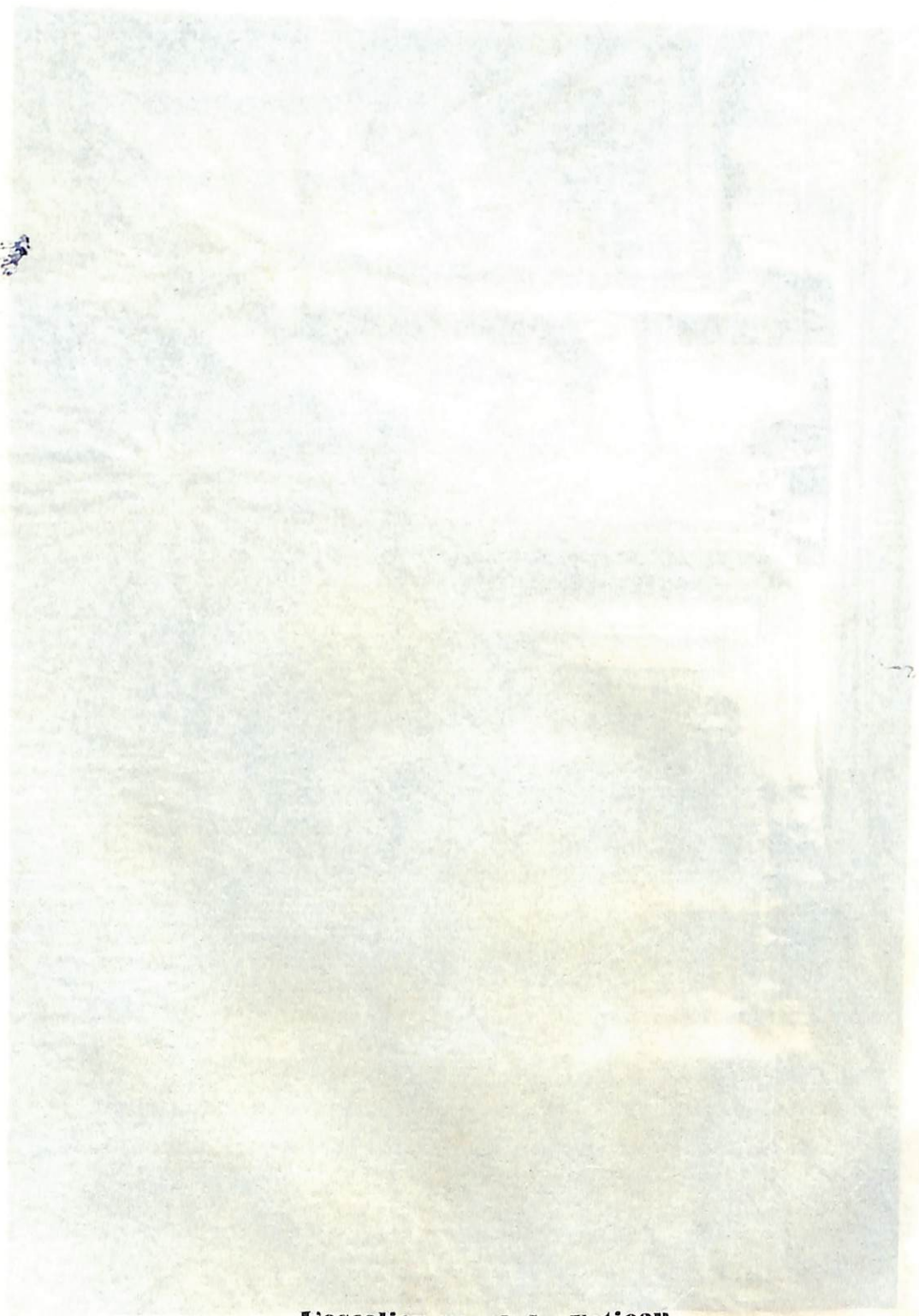
L'ascension jusqu'au sommet de la coupole est une des plus agréables expéditions de ce genre. On en parcourt l'intérieur sur deux balcons d'où la basilique paraît immense : c'est de là seulement qu'on peut en bien juger l'étendue.

La boule dorée d'où s'élance la croix qui domine tout l'édifice est d'une dimension qu'on ne peut bien apprécier qu'en s'y introduisant avec quinze autres curieux, comme on peut le faire facilement. La croix a 5 mètres de haut. Il y a des amateurs qui se plaisent à se hisser sur ses larges bras, à l'aide d'une échelle de fer qui s'y trouve, pour mieux jouir de l'aspect de la campagne. Je n'ai point eu cette audace. Je me suis borné à m'asseoir dans les parois sphériques de la gigantesque boule, et à regarder la ville, le Tibre, l'*agro romano*, les Apennins et la mer, par des ouvertures qu'on y a pratiquées tout exprès. Cette perspective admirable, du haut de ce belvédère original, est une des plus douces consolations du voyageur. Je dis *douces*, parce que je suppose une température modérée et une heure de la journée convenable : car si quelque curieux intrépide avait la pensée de faire cette escalade au mois de juillet, en plein midi, quand le soleil d'Italie embrase ce globe de bronze, je l'engage à ne pas se risquer dans cette cruelle fournaise, et à renoncer courageusement à cette vue merveilleuse.



Vatican. — Bibliothèque. — Manuscrits. — Musées chrétiens. — Pinacothèque. — La-
 scapione. — L'Académie. — Chapelle Sixtine. — Chapelle de Sixte. — Vierge. —
 Michel Ange. — Michel Ange.

Quelques jours après, je voulus visiter le palais du
 Vatican, qui touche à la basilique. J'allai donc trouver
 un de mes nouveaux amis que m'avaient faits à Rome les
 lettres que j'avais apportées de France, et je le priai de
 m'y accompagner. Il vint en effet avec moi, et me con-
 duisit d'abord, selon mon désir, à la bibliothèque. Je
 fus présenté à monseigneur Laureani, bibliothécaire en
 chef, et j'en reçus le parfait accueil.



L'escalier royal du Vatican.

III

Vatican. — Bibliothèque. — Manuscrits. — Musée chrétien. — Pinacothèque. — Tapisseries. — Inscriptions. — Chapelle Pauline. — Chapelle Sixtine. — Voûte. — Jugement dernier. — Michel-Ange.

Quelques jours après, je voulus visiter le palais du Vatican, qui touche à la basilique. J'allai donc trouver un des nouveaux amis que m'avaient faits à Rome les lettres que j'avais apportées de France, et je le priai de m'y accompagner. Il vint en effet avec moi, et me conduisit d'abord, selon mon désir, à la bibliothèque. Je fus présenté à monseigneur Laureani, bibliothécaire en chef, et j'en reçus un parfait accueil.

Après quelques questions amicales sur mes goûts littéraires, sur mes travaux, sur l'état actuel des études orientales en France, etc., M. Laureani me mena bientôt à ce qu'on peut appeler le *scrinium* de la bibliothèque.

Je vis alors étalées devant moi toutes les curiosités du lieu, le Tércence du *viii^e* siècle, le Virgile du *iv^e*, avec un portrait du poète qu'on a souvent copié, qui a fini par se graver dans toutes les mémoires, et acquérir par là une sorte d'authenticité; le palimpseste qui a fait découvrir quelques passages du Traité de la République de Cicéron, inconnus auparavant; un manuscrit de la main de Boccace, contenant la Divine Comédie du Dante, que le spirituel auteur du Décaméron avait transcrite tout entière pour l'envoyer à son ami Pétrarque; un manuscrit de Pétrarque lui-même, autographe et tout chargé de ratures : ce sont ses Rimes. Ce volume est assez curieux en ce qu'on trouve çà et là, au milieu des vers, des détails bizarres : *On m'appelle à dîner; on vient me voir; je sors un instant*, etc. J'avoue que ces notes prosaïques répondent assez bien à l'idée épaisse que je me suis toujours faite de ce gros chanoine qui sophistiquait en aspirations théologiques une passion qui n'était guère que dans sa tête. Je crois que le digne homme n'aurait pas hésité souvent entre les beaux yeux de Laure de Noves et une solide tranche de bœuf. Mais Laure était pour lui une heureuse matière à effets de style et à *concetti* amoureux. Que la terre lui soit légère!

On voit encore dans cette bibliothèque beaucoup d'autres merveilles toutes plus recherchées les unes que les autres, mais je confesse mon peu de goût pour ce genre d'exploration. Je ne me sens jamais attiré vers un livre par aucune des qualités accessoires que certains amateurs mettent à si haut prix. J'aime le livre pour ce qu'il me dit, non pour ce qu'il me montre. Ces exhibitions de miniatures barbares ou de feuillets si précieux m'ont toujours paru très fatigantes. Cependant je pris mon mal en patience en me persuadant que cette cérémonie était indispensable; qu'il fallait bien toujours commencer par là; mais qu'on ne m'y reprendrait plus.

L'établissement d'une bibliothèque pour le palais apostolique remonte à saint Hilaire, élu pape en 464, qui rassembla quelques volumes dans le palais patrimonial de Latran, où résidaient les papes dans les premiers siècles de l'Église. Plusieurs papes l'ont augmentée depuis; Martin V la fit transporter au Vatican, et Sixte V la mit dans le local actuel. Depuis lors elle n'a cessé de s'accroître : aujourd'hui elle renferme 125,000 volumes, et des papyrus égyptiens d'un haut intérêt, que le cardinal Angelo Mai a expliqués d'après la méthode de Champollion.

Il est défendu à qui que ce soit, même au bibliothécaire et aux cardinaux, d'emporter dehors un seul volume sans la permission autographe du pape, sous peine d'excommunication.

Sept interprètes y sont attachés pour examiner les manuscrits inédits et les publier s'ils en valent la peine. Deux sont pour le grec, deux pour le latin, deux pour l'hébreu, un pour l'arabe et le syriaque. L'imprimerie du Vatican est à leur disposition.

Cette vaste bibliothèque, dont la galerie principale a quatre cents pas de longueur, est si chargée de peintures, de dorures et d'ornements de tout genre, qu'elle va jusqu'à manquer de la gravité que semblerait exiger sa destination. Les livres d'ailleurs sont invisibles. Ils sont renfermés dans des armoires de bois sans vitraux, fermées et à panneaux pleins. Il faut croire sur parole que c'est une bibliothèque : ce serait tout aussi bien une collection de cruches ou de rayons vides.

Dans une des pièces qui touchent aux salles des livres est le musée chrétien, dans lequel on a réuni tous les objets qui nous restent des premiers siècles de l'Église, et qu'on a recueillis dans les catacombes ou ailleurs. J'y trouvai des lampes antiques, d'anciens calices, des croix de toutes formes, dont on a dessiné les plus remarquables dans le petit traité de *Clavis dominicis* de Cornelius Curtius (cap. V, pag. 38-75); des ciboires de ce temps-là, des cuillers, des chalumeaux d'or pour la communion, des anneaux, des bas-reliefs d'ivoire et des tableaux de l'école byzantine, qu'on transportait à Rome pour les sauver des

iconoclastes ; et dans le haut, on a rangé sur les armoires une multitude de bas-reliefs représentant des sujets religieux qui ornaient autrefois des sarcophages chrétiens. Ils sont en fort grand nombre. Ces débris d'un autre âge sont touchants. Ils remuent le cœur plus encore peut-être qu'ils n'intéressent l'esprit, en rappelant à l'indifférence de notre époque la foi dont brillait l'aurore de l'Église.

De cette salle, je passai dans celles qui renferment les riches collections dont se compose le musée du Vatican.

Je ne puis m'arrêter ici à noter toutes les magnificences que j'admirai alors. Je serais un narrateur fort maussade, et un guide fort incomplet. Je ne parlerai pas de ces riches appartements du palais, qui ne semblent plus avoir d'autre destination que de servir de temples aux peintures divines qui couvrent leurs murailles. Qui n'a pas entendu parler des *chambres* et des *loges* de Raphaël ! Décrire ces beautés devant ceux qui ne les ont pas vues encore, c'est peine perdue, devant ceux qui les connaissent déjà, c'est folie.

La pinacothèque, commencée par Pie VII et terminée par Grégoire XVI, renferme la fleur des chefs-d'œuvre que possède aujourd'hui la ville de Rome : la *Transfiguration* de Raphaël, la *Madone de Foligno*, faite pour l'autel d'*Ara cœli*, et la *Madone des Fleurs* du même ; la sublime *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin, le *Crucifement de saint Pierre* du Guide, la *Déposition*

de Croix de Michel-Ange de Caravage, dont on voit aujourd'hui une bonne copie dans l'église de Saint-Germain-en-Laye¹, etc., etc. Plusieurs de ces tableaux, faits pour la basilique de Saint-Pierre, y furent placés d'abord, mais on les a remplacés par des copies en mosaïque d'un travail parfait qui en éterniseront le dessin et la couleur, sans avoir besoin de soins aussi attentifs que les toiles originales.

Les célèbres tapisseries du Vatican appelées *arazzi*, parce qu'elles furent fabriquées à Arras, en France, sont faites sur des cartons de Raphaël; ces tapisseries, au nombre de vingt-deux, devaient orner la chapelle Sixtine dans les jours de solennité. Prises au sac de Rome par le connétable de Bourbon (1527), elles furent rendues au pape par le connétable Anne de Montmorency; dérobées une seconde fois par la France à la fin du XVIII^e siècle, elles furent rachetées par Pie VII et replacées au Vatican. Les cartons, longtemps perdus, furent retrouvés en Angleterre, et se voient aujourd'hui dans le palais de Southampton.

J'allai voir ensuite l'Apollon, le Méléagre, le divin Laocoon, le Persée et les deux gladiateurs, l'essai d'un musée égyptien déjà riche et intéressant, le musée attique, le musée Chiaramonti, et la galerie des Inscrip-

¹ Cette copie avait été déposée au Calvaire du mont Valérien par M. de Forbin-Janson, évêque de Nancy; elle y resta jusqu'au moment où l'on convertit le Calvaire en forteresse.

tions, qui en renferme une multitude de toutes les époques. D'un côté on a mis les païennes et de l'autre les chrétiennes. Cette collection est curieuse pour l'archéologie. Les païennes portent des noms de consuls, de chefs d'armée, de tribuns, de magistrats, de prêtres, d'empereurs, d'impératrices, de chevaliers, de soldats, d'artisans, de marchands, d'esclaves même, d'affranchis, de Grecs, etc. Les chrétiennes sont couvertes d'emblèmes en usage dans la primitive Église, la palme des martyrs, la vigne, la grappe, le vase, l'arche, la colombe tenant le rameau d'olivier, le poisson symbolique (ἰχθύς), l'ancre, l'alpha et l'oméga, les divers monogrammes du Christ, les colombes becquetant la grappe et buvant dans le calice, etc. Beaucoup sont des épitaphes. J'en ai retenu quelques-unes (il est défendu de les copier).

TESIANVS QVI VIXIT
MENSIS VIII ET DIES VIII
DVLCIS ANIMA IN PACE

VICTORINA IN
PACE ET IN CHRISTO

SVSANNA VIVA IN DEO

FACVNDQ
ARTEMONI
Q. V. A. I. M. I. DIES XII.

N'est-il pas touchant de voir ces dernières pensées d'une mère désolée, d'un père fortifié par la foi, tra-

verser les siècles pour perpétuer ces humbles douleurs :

Tesianus mort à 9 mois et 9 jours, chère âme qui repose en la paix du Seigneur.

Pictorine en paix et en Christ.

Suzanne vivante en Dieu.

A Artémon qui parlait de bonne heure. Il vécut un an, un mois et douze jours.

Je retournai souvent depuis au musée du Vatican, mais jamais sans m'arrêter longtemps devant ces pierres chrétiennes.

On parle peu dans les relations de voyage à Rome de la chapelle Pauline, érigée par Paul III, Farnèse; elle ne sert guère que deux fois chaque année : pour les Quarante-Heures du premier dimanche de l'Avent et pour le tombeau de la Semaine sainte. Elle est fermée le reste du temps. C'est là que le Jeudi saint, après l'office du matin, on dépose le Saint-Sacrement, et on le retire le Vendredi vers dix heures. Elle fut bâtie sur les dessins d'Antoine Sangallo. On y voit deux tableaux de Michel-Ange représentant le crucifiement de saint Pierre et la conversion de saint Paul. Le premier est de beaucoup préférable au second, qui ne fut fait par Michel-Ange qu'à l'âge de quatre-vingts ans. On y trouve aussi les portraits de vingt-huit papes. Ces peintures avaient été tellement noircies par la fumée des cierges qu'on y

brûle dans ces occasions, et par un incendie, qu'on pouvait à peine les distinguer. Le pape Grégoire XVI les a fait restaurer. L'entrée de ces deux chapelles est dans le même vestibule qu'on appelle *sala regia*, salle royale. Rien n'égale la beauté de cette pièce qui communique aux diverses parties du palais et où l'on arrive par le large escalier du Vatican. Entre autres peintures, elle en renferme une curieuse qui représente la mort de l'amiral de Coligny et le massacre des huguenots.

La chapelle principale du palais apostolique c'est la Sixtine, où se célèbrent les cérémonies appelées à Rome *chapelles papales*. Un cardinal dit la messe, et le pape y assiste enveloppé dans sa chape d'or qui flotte jusque sur les marches de son trône. Élevée par Sixte IV, en 1473, toutes ses murailles et sa voûte sont couvertes de peintures à fresque. Les plus importantes sont celles de la voûte, qui forment toute une série de sujets tirés de la Bible et l'immense *Jugement dernier*.

C'est en 1508 que Michel-Ange fut chargé par le pape Jules II de commencer ces importants travaux, qui ont porté si loin sa gloire. Buonarrotti avait alors trente-trois ans, et sa réputation brillait de tout son éclat. L'artiste, effrayé de la tâche que voulait lui imposer le pape, essaya d'abord avec modestie de refuser. « Je ne suis pas peintre, disait-il, je ne suis que sculpteur, adressez-vous à Raphaël. » Le pape insista si fortement qu'il fallut se rendre. Michel-Ange alors prit son pinceau, et se mit à l'œuvre. Il commença par la

voûte. Cinq ans entiers il travailla sans relâche, avec le courage et la patience du génie ; et d'ailleurs, pressé, harcelé, menacé même par le pontife, qui ne voulait pas mourir sans avoir vu l'achèvement de cette grande merveille. Enfin l'échafaud tomba, la voûte fut découverte, et l'Italie tout entière, à cette vue, proclama Michel-Ange le premier peintre du monde. Ces peintures reproduisent l'ouvrage des six jours. Le compartiment qui représente la création de l'homme est sublime : on y sent bien l'âme humaine avec tous ses nobles instincts, et sa haute intelligence tombant de la bouche de Dieu dans ce corps qui va devenir son temple et son organe. On sent que ce premier homme, en sortant des mains du Créateur, contient en lui le germe de toute grandeur et de tout génie ; et sous le voile de cette majesté calme et pleine de dignité du père de la famille humaine, on peut voir déjà poindre à travers les siècles, Moïse, Homère, Charlemagne, le Dante, et Michel-Ange lui-même, cet ange de génie comme de nom, selon l'expression de l'Arioste ; ce poète assez divin pour avoir pu s'élever à une telle hauteur de conception. La création de la femme a plus de douceur et de charme. Ève est d'une délicatesse virginale qui ne manque pas d'une certaine vigueur ; la sérénité de son regard semble remercier le Créateur de l'avoir donnée pour compagne à celui qui doit trouver en elle son bonheur et sa joie, et de l'avoir faite la reine de toute la Création. Dans le reste de la voûte il a peint les sibylles, les prophètes, et plusieurs autres

figures d'une vraie beauté. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette voûte est sa première peinture à fresque. Pendant qu'il composait ses cartons, il étudiait, sous la direction de quelques artistes distingués de Florence, ce mode de peinture auquel il n'avait jamais songé.

Sixte IV, en élevant cette chapelle, avait déjà voulu faire couvrir de peintures les murailles et la voûte. Plusieurs artistes célèbres, Sardo Filipepi dit Botticelli, Dominique Corradi dit le Ghirlandaio, Roselli, Pierre de Cosimo, Luc Signorelli, Barthélemi della Gatta d'Arezzo, Pierre Pérugin, l'illustre maître de Raphaël, y travaillèrent à cette époque. Leurs peintures couvrent les parois latérales de ce pieux musée, à l'exception toutefois de l'emplacement occupé par deux fresques de Matthieu de Lecca et d'Arrigo de Malines, qui ne sont guère dignes de figurer en aussi bonne compagnie.

Lorsque Clément VII monta sur le trône pontifical en 1524, il ne s'agissait plus, pour l'achèvement de la chapelle, que d'orner les deux extrémités ; il voulut donc y faire représenter deux vastes sujets : au-dessus de la porte principale, la *Chute des anges rebelles*, et derrière l'autel le *Jugement dernier* ; mais il mourut avant d'avoir pu réaliser son projet, et ce fut Paul III, Farnèse, créé pape en 1534, qui se chargea de le faire exécuter.

Il s'en fut donc un jour, suivi de dix cardinaux,

trouver Michel-Ange chez lui, et lui demanda de se charger du *Jugement dernier*. Michel-Ange, sous le dernier pape, avait déjà été sollicité plusieurs fois à cet égard; mais toujours il avait hésité à se prononcer. Seulement, à part lui, il s'était occupé à faire en *chiar oscuro* une sorte d'ébauche générale, calculée sur la forme ogivale de la muraille qui attendait l'œuvre de son génie; et cette esquisse, qu'on voit encore à Naples, contient l'indication des groupes et des figures que l'artiste a fait entrer dans sa grande fresque, et n'a de particulier que le portrait du peintre placé à son sommet. Aussi quand Michel-Ange vit arriver dans son humble maison l'illustre pontife suivi de son cortège, son juste orgueil fut flatté de cette démarche; il ne chercha pas à se défendre plus longtemps, et accepta cette nouvelle tâche, avec la réserve toutefois qu'on le laisserait disposer son sujet comme il l'entendrait, et qu'il ne serait tenu de se soumettre à aucune censure. Le pape aurait voulu que le tableau fût à l'huile, Michel-Ange, qui détestait ce genre et l'appelait avec dédain *un métier d'amateur*, refusa de se rendre à ses désirs, et déclara que son ouvrage serait à fresque. Le pape céda de bonne grâce, et Michel-Ange s'appliqua dès ce moment avec persévérance à exécuter ce magnifique travail. Il avait alors cinquante-huit ans.

Quand cette peinture fut terminée, après huit années de soins et de fatigues, elle fut accueillie avec transport;

des acclamations unanimes éclatèrent aussitôt dans l'Italie entière, toute palpitante d'émotion à cette vue. Ce fut une sorte d'idolâtrie universelle. Cependant, quelques années après, Paul IV, élu en 1555, s'effaroucha des nudités de cette savante composition, et les fit dissimuler par un élève du grand artiste, Daniel de Volterre, qui s'en tira comme il put, aussi bien que possible, et n'en retira pourtant de ses contemporains que le surnom de *Braghettonne* (culottier), qui est arrivé jusqu'à nous. On voit dans le haut Jésus-Christ et sa mère au milieu de la gloire du ciel; au bas du tableau, des cadavres, soulevant la terre qui les recouvre, s'élèvent avec effroi vers leur juge, les ombres se pressent en foule dans la barque de Charon, les eaux pesantes du Styx croupissent à côté des flammes du Phlégéton, et un groupe de réprouvés précipités du haut du ciel par la justice divine roule avec désespoir dans le gouffre terrible qui les attend. Au sommet, dominant toute la scène, le Père éternel se renferme dans sa gloire, et des légions d'anges, environnant son trône, l'adorent avec respect, dans une extase pleine d'amour.

Un ami de Michel-Ange, le trop célèbre Pierre Arétin, avait été vivement ému de cette peinture : « Les rayons du ciel, dit-il, et les feux de l'abîme percent sous les ténèbres qui couvrent l'espace. A cet effrayant spectacle de la ruine du monde, je me dis : Si la contemplation de ce grand jour me remplit ainsi d'épouvante, sous le pinceau de Buonarrotti, que sera-ce donc quand

nous comparaitrons devant Celui qui doit nous juger? »

Voici ce que pensait de ce tableau prodigieux, Sigalon, celui qui a doté la France de la plus belle copie qui en ait été jamais faite : il écrivait à l'un de ses amis, quelque temps avant sa mort :

« Maintenant que je contemple plus à l'aise, et sans la préoccupation de mon propre travail, l'immense tableau de Michel-Ange, je sens mieux que jamais qu'il porte un caractère frappant de hâte, et pour ainsi dire d'improvisation. Chargé de la besogne artistique de tout un siècle et de tout un pays, le peintre n'avait pu accepter la confection de la fresque, dans les conditions ordinaires d'un travail de peinture : aussi est-il facile de s'apercevoir que déjà, avant la fin de l'œuvre, l'impatience avait gagné l'ouvrier. Beaucoup de figures du dernier plan ne sont que des ébauches ; et pour se distraire et s'exciter à finir, le peintre a eu recours à la fantaisie. La fresque de la chapelle Sixtine est moitié une œuvre d'art, moitié une caricature. Il est évident que ces problèmes qui dépassent quelquefois les limites du ridicule, ces poses grotesques ou obscènes, indiquent clairement la lassitude du sujet, et la nécessité de rentrer dans l'actualité, pour achever l'œuvre au moyen d'une inspiration factice. Ces hommes qui grimacent, ces figures qui se tordent, ce sont des ennemis, des critiques, des envieux, auxquels Michel-Ange a imposé la vengeance de ses pinceaux, comme autrefois le Dante leur avait imposé celle de sa plume. Michel-Ange

avait commencé un tableau, il a signé un pamphlet¹. »

Son œuvre terminée, Michel-Ange, qui jusque-là n'avait vécu que pour l'art et la gloire dans la sainte solitude de sa pensée, se trouva tout à coup affaibli par le poids des années. Il sentit en un jour qu'il était devenu vieux. Bientôt après des pertes cruelles achevèrent de rompre les liens qui l'attachaient à la terre, et sa vie qui fut longue s'éteignit dans la tristesse et dans l'isolement. Il mourut plein de jours, mais accablé de chagrins, en 1564, âgé de quatre-vingt-neuf ans, et jetant à la postérité qui l'admire ces douloureuses paroles : « J'ai marché de longues années pour arriver à ma dernière heure, et je te connais enfin, mais trop tard, ô monde misérable et insensé ! je sais maintenant quelles sont tes joies ; va-t'en promettre à d'autres la paix que tu n'as jamais possédée toi-même. »

O Michel-Ange ! que cherchais-tu donc de plus dans ce monde, où tu avais pour toi la gloire et le génie ! la grandeur et la vertu ! où tu laissais un nom illustre entre tous les noms, entouré d'une auréole divine ! O grand homme ! tu es Michel-Ange, et tu pleures !

Un autre patriarche, entraîné sur la terre étrangère et interrogé sur sa vie passée, répond aussi avec tristesse : « Les jours de mon pèlerinage ont duré cent trente ans, courts et mauvais. » (*Genèse*, chap. XLVII, v. 9.) Il pleurerait aussi ce vieillard, et pourtant, quand il avait été

¹ Poujoulat, *Toscane et Rome*, lettre XXVIII.

chercher fortune en Mésopotamie, aux beaux jours de sa jeunesse, sept ans entiers il garda les troupeaux de Laban pour obtenir celle qu'il aimait; trompé dans son attente, il resta sept autres années encore pour la mériter, et ces années de douce épreuve avaient passé comme un jour, tant il l'aimait! Cependant rien de tout cela, pour lui, n'était encore le bonheur... Où donc, où donc est-il? — Il n'est qu'au ciel, répondent en chœur l'amour, l'espérance et la foi du chrétien.

IV

Temple de Vesta. — De la Fortune virile. — Arc de triomphe de Janus. — La grande Cloaque. — Le Vélobre. — Saint-Georges. — Saint-Théodore. — Le Forum. — Temple de Jupiter Capitolin. — Arc de triomphe de Septime-Sévère. — Prison mamertine. — Géronies. — Capitole. — Roche tarpéienne. — Temple de Junon Moneta. — De Jupiter Férétrien. — Tabularium. — Capitole moderne. — Avo-Cœli. — Musée Marforio et Pasquin. — Saint-Luc. — Temple de Saturne. — D'Antonin et Faustine. — De Romulus et Rémus. — Sainte Françoise Romaine. — Simon le Magicien vaincu par saint Pierre. — Temple de Vénus et Rome. — Le Colysée. — Meta sudans. — Arc de triomphe de Constantin. — Voie Sacrée. — Arc de Titus.

Je venais de contempler les splendeurs de Rome chrétienne, j'avais besoin maintenant de me livrer à ma passion classique pour la vieille Rome, et de parcourir d'un œil avide ces lieux tout remplis de souvenirs.

Me voici donc à Rome, me disais-je, je suis donc enfin dans cette cité puissante qui fit deux fois la destinée du monde! Que de noms ont passé sur ces murs,

depuis Éandre et Romulus, jusqu'à Léon X et Grégoire XVI! Par quels mystérieux secrets de la Providence a-t-on vu régner sur le même sol des hommes si divers, et parmi eux tant de grands hommes? Je m'enfonçai d'un pas rapide dans la cité : je venais de voir le Vatican, j'avais hâte de m'asseoir au Forum. Je suivis les rues de la ville-reine en longeant autant que possible le cours du Tibre.

Ainsi marchant, j'arrivai près d'un bâtiment rond entouré de colonnes, auquel on a donné plusieurs noms : celui de temple de Vesta a prévalu, quoiqu'il soit fort douteux que l'édifice ait été consacré à cette déesse.

Sa forme circulaire, son entrée tournée vers l'orient et une vieille tradition avait d'abord fait croire qu'il était dédié au Soleil ; la chapelle placée dans l'intérieur s'est même appelée Sainte-Marie-du-Soleil pendant longtemps ; aujourd'hui, à force de travaux et de recherches, les antiquaires ont tout embrouillé, comme ils ont fait au reste de presque tous les anciens monuments de Rome : et plusieurs croient y reconnaître un temple d'Hercule vainqueur. La *cella* [vii] tout entière est de marbre comme les 19 colonnes qui l'entourent (il y en avait 20 autrefois) : la forme en est gracieuse et légère.

Auprès de ce petit temple on voit celui de la Fortune virile, près du Tibre, bâti par Servius Tullius, et refait plus tard dans la bonne époque de la république. Cet édifice, d'ordre ionique, est un modèle. Il a la forme

d'un carré long, et fut bâti tout en pierres du pays. Les colonnes sont revêtues de stuc, et la frise est ornée de festons entrelacés de candélabres et de têtes de bœufs, souvenirs des sacrifices de l'antiquité païenne.

Cet ancien édifice ayant été converti en église en 872, sous le pape Jean VIII, fut dédié à la Vierge ; au xvi^e siècle il fut consacré à sainte Marie Égyptienne. Il y a auprès, touchant à l'église, une sorte d'hôtel pour les Arméniens catholiques qui font le pèlerinage de Rome.

Je passai ensuite devant l'arc de Janus, gros édifice carré, lourd et massif, percé de deux voûtes qui se croisent à angles droits. C'est un de ces *Janus* comme il en existait un dans chacun des quartiers de l'ancienne Rome. Ils servaient aux réunions publiques. Celui-ci était le Janus des marchands de bœufs du *Forum boarium*, et leur servait de refuge contre la pluie ou le soleil. Sa forme carrée et ses quatre façades lui ont fait donner le nom de *quadrifrons*. De tous les édifices de ce genre, c'est le seul qui reste aujourd'hui. Ces Janus, du reste, n'avaient aucun rapport avec le temple de Janus : car Ovide disait :

Quam tot sint Jani, cur stas sacratus in uno?

Les bouviers romains, qui autrefois, comme aujourd'hui, occupaient ce quartier, avaient élevé non loin de

¹ « Puisqu'il y a tant de Janus, pourquoi ne te fais-tu adorer que dans un seul ? »

là, à Septime-Sévère, un petit monument fort joli qui subsiste encore, et en face duquel se trouve un sentier qui mène à la *Cloaca maxima*, le grand égout de Rome.

Quand Tarquin l'Ancien entreprit le dessèchement du Vélabre, et l'assainissement de Rome, il fit creuser des égouts souterrains que son fils Tarquin le Superbe fit aboutir à celui-ci plus vaste, qui entraîne dans le fleuve toutes les eaux perdues de la ville ; sa voûte a 12 pieds de haut, et autant de large à sa base. Marcus Agrippa, au rapport de Pline, le descendit dans une barque jusqu'au Tibre.

Ce qui pourrait étonner ici, outre la grandeur de l'égout, c'est qu'il s'y trouvât une quantité d'eau suffisante pour porter une barque et son homme. Mais il faut se rappeler le grand nombre d'aqueducs qui charriaient incessamment l'eau à Rome, la multitude de fontaines publiques qui versaient perpétuellement des masses d'eau, et celles que possédait chaque maison particulière ; d'un autre côté, l'eau seule qui tombe à Rome dans la saison des pluies égale en quantité celle qui tombe à Paris pendant toute l'année, avec l'inconvénient grave d'arriver tout à coup par averses épouvantables, qui en quelques minutes inondent les rues, et finiraient par submerger la ville, sans les conduits souterrains faits pour absorber en peu de temps ces rivières subites et inévitables, et qui forment comme une autre cité sous terre avec ses rues et ses carrefours correspondant avec ceux de la ville habitée [viii].

Pendant que je suivais ce petit sentier, j'aperçus un touriste qui, tenant à la main un guide de Rome de Melchiorri, passait et repassait en bateau sur le Tibre, devant l'embouchure de la grande Cloaque, et paraissait suivre avec intérêt le cours un peu fangeux de l'eau qui en découle. L'honnête homme avait eu le malheur de lire dans ce guide, que du reste je recommande à tous les voyageurs, une phrase qui l'avait frappé :

« Pour observer mieux cette grande Cloaque, il faut entrer dans un des bateaux qu'on trouve ordinairement près le pont dit *Rotto*, sur la rive gauche, et parcourir ainsi le rivage du fleuve. »

Et il ne croyait pas pouvoir se dispenser de suivre ce conseil. O étranger consciencieux, permets-moi de descendre jusqu'à la ceinture dans les flots du Tibre, et de conduire moi-même sur la rive verdoyante et embaumée ton frêle esquif, dont j'attacherai la proue à une écharpe de soie, comme autrefois Claudia, vierge et vestale, quand elle fit entrer à Rome le vaisseau révérend qui apportait de Pessinonte Cybèle, la mère des Dieux ! Ta vertu mérite bien cette légère récompense !

Je laissai mon voyageur dans sa contemplation silencieuse ; je me mis à marcher vers le Forum, en passant auprès de l'ancien lac Juturne, et en traversant le Vélabre dans toute sa longueur.

Ce Vélabre était dans les premières années de Rome un marais presque toujours couvert d'eau. Une partie

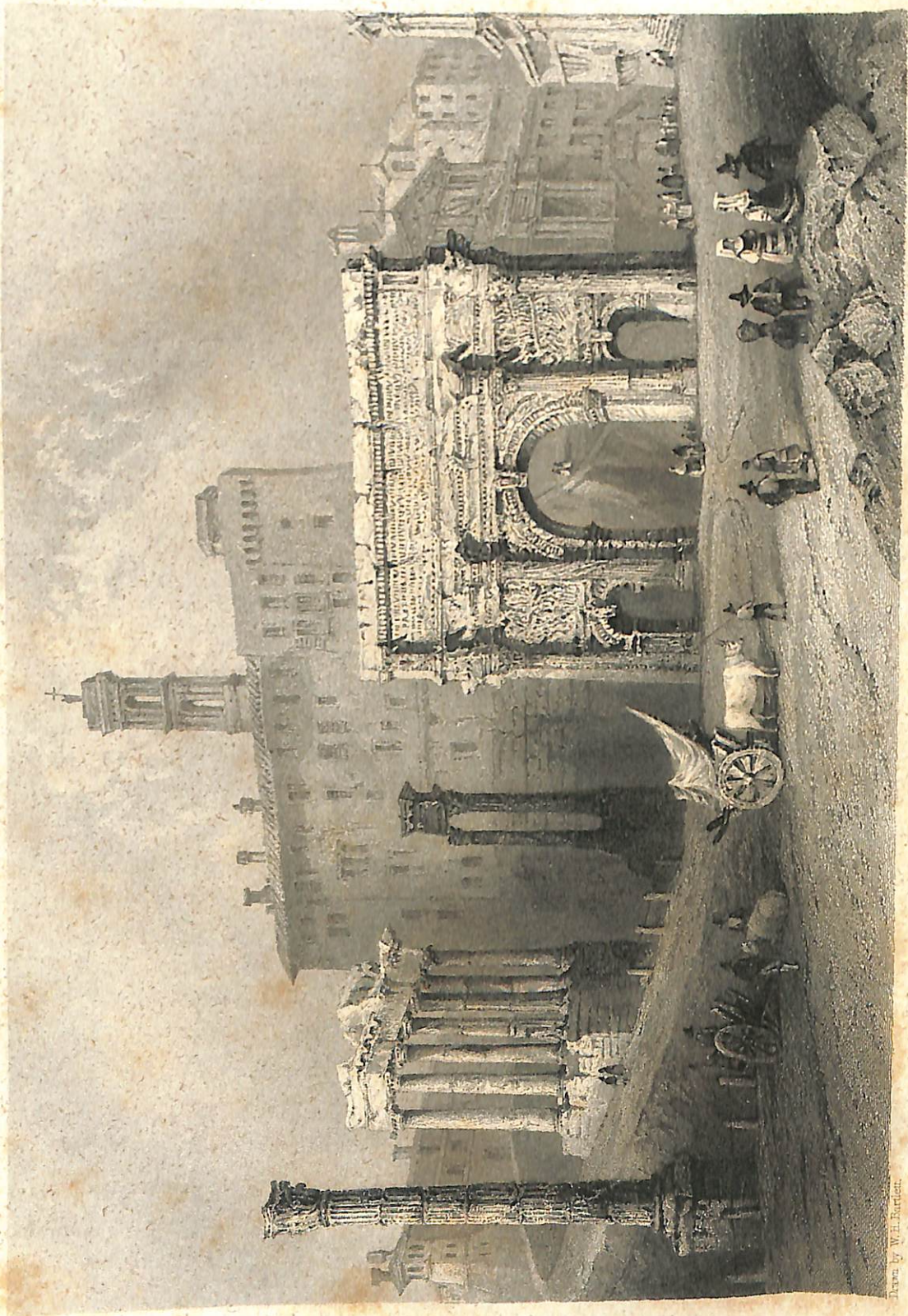
fut desséchée par Ancus Martius, et l'autre par Tarquin l'Ancien. Il était souvent tellement inondé, qu'on le passait en barque, surtout dans l'espace compris entre le Palatin et l'Aventin. Entre l'Aventin et le Capitole, il renfermait le fameux gouffre où Curtius, dit-on, se précipita à cheval. J'avais passé devant l'église de Saint-Georges en Vélabre, vieille église du *vi^e* siècle, appelée aussi basilique Sempronienne, qui a un titre de cardinal-diacre [1x]; et j'arrivai bientôt devant Saint-Théodore, petite fabrique de forme ronde, qui est l'ancien temple de Vesta, bâti par Numa Pompilius pour y conserver le Palladium et le feu sacré des vestales.

Numa s'était fait bâtir un palais en cet endroit : ce qui nous explique ces vers où Horace parle des ravages causés par une célèbre inondation du Tibre, l'an de Rome 744.

Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta regis
Templaque Vestæ.

« Nous avons vu le Tibre aux blondes eaux ramenant violemment ses flots du rivage de la mer tyrrhénienne, renverser les palais d'un roi et les temples de Vesta. »

On a découvert auprès, à différentes époques, beaucoup de tombeaux de vestales. C'est là qu'on déposait le corps de celles qui étaient mortes à leur poste en



Engraved by W. H. Bartlett.

Les femmes, et celles qu'on enfermait toutes les
années, se soulevaient avec un pain, une cruche
d'eau, et une mesure d'huile, n'étaient point
loin de l'autel public où elles avaient
posé le pain de leur sacre. On les conduisait avec igno-
mince à la porte Colline, de l'autre côté de la ville,
dans une fosse peu profonde, où se célébraient les jeux
funéraires par des prêtres, qui ne pouvaient plus
avoir la prétention d'entretenir le feu de Vesta.
Les nos jours, les jeunes femmes vont déposer une
couronne de saint Théodore, qu'elles appellent le don de
saint Théodore, sur le front de leur mari, et il fut martyrisé dans
une cage, celle de la prison, qui sont marquées
d'affections entrecroisées. Les femmes, comme on le voit
autrefois, de l'ancien, de l'ancien, de l'ancien, de l'ancien,
Rome, les affections, les affections, les affections, les affections,
celles, les affections, les affections, les affections, les affections,

Un jour, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
pelle, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
un jour, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,

Un jour, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
pelle, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
un jour, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,
la ville, j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville, et j'étais dans la ville,

odeur de vertu, car celles qu'on enfermait toutes vives dans un caveau souterrain avec un pain, une cruche d'eau, une lampe et une mesure d'huile, n'étaient point enterrées auprès de l'autel pudique où elles avaient laissé mourir le feu sacré. On les conduisait avec ignominie à la porte Colline, de l'autre côté de la ville, dans un lieu peu honnête où se célébraient les jeux floraux [x] par des prêtresses, qui ne pouvaient plus avoir la prétention d'entretenir le feu de Vesta¹.

De nos jours, les bonnes femmes vont déposer aux pieds de saint Théodore, qu'elles appellent d'un petit nom d'amitié *saint Toto* parce qu'il fut martyrisé dans son enfance, ceux de leurs enfants qui sont atteints d'affections catarrhales, de fièvre jaune ou de toute autre maladie de langueur. Les matrones de la vieille Rome les allaient vouer à Romulus pendant les *Luperciales* qui se célébraient près du même endroit.

Enfin j'entrai dans le Forum. Le Forum qu'on appelle aujourd'hui le Champ des Vaches, *Campo Vaccino* ! Où donc, me disais-je, où donc est le Capitole ? où donc la Voie Sacrée, où donc la Voie Triomphale, où donc la tribune aux harangues ! Et Cicéron ! et Sylla ! et les triumvirs ! et les consuls ! et les tribuns du peuple !

Le soleil était radieux, l'air tiède et embaumé ; mais

¹ On a dit, mais sans preuve, que ce supplice des vestales n'était que symbolique, et qu'on les délivrait le lendemain. On a peine à comprendre comment elles auraient pu reparaitre dans la ville sous le coup d'un tel opprobre.

quelle solitude ! Non, non, la vieille Rome n'est plus ! non, mes amis ; enivrés de tous ses poétiques souvenirs, vous allez peut-être chercher dans ces doux climats la ville de vos rêves d'enfance, avec tous les prestiges de son histoire. Détrompez-vous ; quelques fûts de colonnes, un terrain couvert de grandes herbes, exhaussé de plusieurs pieds au-dessus du sol ancien, deux avenues d'arbres plantées de chaque côté de la Voie Sacrée, un arc de triomphe rongé par les siècles, partout des ruines, c'est là le Forum. L'étranger qui n'est que poète, et qui ne voit les choses qu'avec le cœur, contemple cette terre désolée avec un découragement profond.

Je parcourais en silence le désert qui fut le centre de la vie active de Rome. Je m'assis auprès de la colonne de Phocas¹, et je tâchai de me persuader que j'étais à la place de la tribune aux harangues. Du moins, pensais-je, s'il n'est pas bien sûr que je sois à la place même où parla Cicéron, je suis convaincu du moins que sa voix arrivait jusqu'ici, et que son fameux *quousque tandem* ébranla comme un tonnerre ce vieux pavé romain.

Je voyais à ma gauche le Capitole, et sur le Capitole l'église d'*Ara cœli*, qui fut bâtie sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin, de Jupiter *Optimus, Maximus*, le père des dieux et des hommes.

¹ On a fait en cet endroit, autour de la colonne, des fouilles récentes pour retrouver le sol primitif. On en a découvert une partie.

Ce temple, commencé par Tarquin l'Ancien, et continué par Tarquin le Superbe, fut consacré par Marcus Horatius Pulvillus, l'an de Rome 247. Incendié trois fois, il fut rebâti par Sylla l'an 676, et orné de colonnes prises au temple de Jupiter Olympien d'Athènes. La dédicace en fut faite cette fois par Q. Lutatius Catulus. Après un nouvel incendie, sous Vitellius, il fut relevé par Vespasien ; et devenu encore la proie des flammes après la mort de cet empereur, il fut rétabli par Domitien avec magnificence. Ce prince y entassa une multitude de colonnes apportées de Grèce, dont plusieurs de matière et de grandeur différentes décorent l'église actuelle. La *Cella*[vii] était partagée en trois nefs : celle du milieu était consacrée à Jupiter, et des deux latérales, l'une renfermait l'autel de Junon et l'autre celui de Minerve. Dans le mur qui séparait l'autel de Minerve de celui de Jupiter, on enfonçait chaque année le clou annal, *clavus annalis*. On faisait cette cérémonie en grande pompe le 14 septembre. Les consuls ou le dictateur lui-même, quand il y en avait un, s'en chargeaient¹.

On voyait encore dans ce temple une statue de la Jeunesse, *Juventas*, la lance, symbole de Mars, *Quiris*,

¹ Le temple de Jupiter n'avait pas seul ce privilège si l'on en croit Sextus Pompée, liv. III : *Clavus annalis appellabatur qui figebatur in parietibus sacrarum ædium per annos singulos, ut per eos numerus colligeretur annorum.* « On appelait clou annal celui qu'on plantait chaque année dans les murs des édifices sacrés, pour compter par leur nombre celui des années écoulées. »

et l'image du dieu Terme, *Terminus*. On sait que ce dieu était, quant à la ressemblance, le plus facile à contenter. Une grosse pierre, la première qu'on trouvait sous sa main, faisait l'affaire à merveille. On lui disait : « Morceau de pierre, tu es pierre, moi je te fais dieu. » Elle était censée consentir à la chose, et mes bonnes gens alors de se prosterner à l'envi devant ce bloc informe.

Dans tous les temps les Romains ont passé pour un peuple fort religieux. Cicéron disait déjà : Flattons-nous tant qu'il nous plaira : nous ne surpasserons ni les Gaulois en valeur, ni les Espagnols en nombre, ni les Grecs en talents, etc.; mais c'est par la religion et par la crainte des dieux que nous surpassons toutes les nations de l'univers.

Le dieu du temple, le grand Jupiter, se vit d'abord mouler en terre cuite, plus tard en bronze doré, puis enfin il fut d'or massif : gradation qui ne témoigne pas du tout d'un accroissement de dévotion, je serais plutôt porté à penser le contraire; car ces embellissements successifs coïncident avec la chute du paganisme; il semble que ces pauvres empereurs cherchent à force de profusions à se faire pardonner leur profonde indifférence pour ces dieux qui s'en vont.

Il est bien plus facile de payer une statue d'or avec les deniers publics que de prier une heure avec foi et piété.

Les décevirs conservaient religieusement dans

les caves du temple les fameux livres sibyllins.

Cet édifice était encore entier du temps d'Honorius; Stilicon lui enleva une partie de ses ornements, et nous savons par Procope que Genseric arracha la moitié des tuiles de bronze doré qui le couvraient, quand ce roi des Vandales livra la ville pendant quatorze jours au pillage de ses soldats. Au viii^e siècle, il tombait en ruines, comme la religion qu'il représentait, et dès le xi^e siècle il avait disparu.

Au pied de la colline s'élève l'arc de triomphe de Septime-Sévère, et, dans l'intervalle, sont les prisons marmertines, sortes de cavernes lugubres taillées dans le roc. Ancus Martius fit la première; la seconde, creusée par Servius Tullius, et appelée de son nom prison tullienne, est au-dessous. Celle-ci n'avait point de porte. On y introduisait les condamnés par une ouverture circulaire pratiquée au sommet de la voûte, et qu'on y voit encore aujourd'hui. Jugurtha y fut descendu vivant et y mourut de faim; Cicéron y fit étrangler Statilius, Gabinius, Céthégus, Céparius et Lentulus, complices de Catilina. Saint Pierre et saint Paul y furent enfermés par Néron, et l'on y montre encore une petite source d'eau vive qui jaillit, dit-on, à leur prière, pour le baptême de leurs geôliers Processus et Martinianus, avec quarante-sept autres néophytes, afin de les préparer ainsi au martyre qu'ils reçurent avec courage quelques jours après. Ælius Séjan y fut étranglé par les ordres de Tibère, triste expiation de ses crimes et de sa lâcheté. Simon,

fils de Joras, invoqué comme un messie par les Juifs de Jérusalem au temps de la guerre de Titus, étant tombé aux mains du vainqueur après la prise de cette ville, fut conduit à Rome, attaché au char de triomphe de l'empereur, puis exécuté dans la prison tullienne pendant que le triomphateur montait au Capitole au milieu des acclamations du peuple. C'était l'usage à Rome : il fallait que les cris de rage et les derniers soupirs du vaincu mêlassent leur horrible écho à la voix des flamines, qui rendaient grâces aux dieux. L'histoire de tous ces prisonniers renferme d'horribles mystères, des angoisses cruelles, et toujours une mort atroce au fond de ces murailles noires et humides. L'escalier de ces prisons s'appelait les gémonies. Le condamné, en le montant, pouvait compter les dernières minutes de vie et de soleil que lui accordaient les hommes, car il ne devait plus le redescendre qu'après sa mort pour être traîné tout sanglant aux eaux du Tibre, à travers les huées et les vociférations de la populace romaine ameutée sur le Forum.

Deux hommes seulement échappèrent à cette fatale destinée. Syphax, roi de Numidie, mort plus tard à Tibur (Tivoli), et Persée, roi de Macédoine, déporté dans la suite à Alba-Fucensis, où il périt misérablement. Ils avaient seulement été déposés provisoirement dans ces cachots funestes, en attendant qu'on les envoyât hors de Rome.

Il paraît qu'avant Tarquin l'Ancien, le Capitole, de-

venu plus tard si célèbre, s'appelait Saturnius, à cause de Saturne qui, dans les temps mythologiques de Rome, y avait bâti je ne sais quoi, une ville ou une cabane. Ensuite il avait été nommé Tarpéius après la mort de Tarpéia, fille du gouverneur de la forteresse élevée à l'extrémité occidentale. Ce chef avait été placé là par Romulus pour défendre la ville naissante des fréquentes irruptions des Sabins. Or, dans l'une de ces irruptions, en 746 avant Jésus-Christ, Tarpéia, éblouie comme une jeune fille de l'éclat des bracelets que portaient les Sabins, promet aux étrangers de leur livrer la forteresse s'ils consentent à lui donner ce qu'ils portent au bras gauche. Mais une fois la trahison consommée, les Sabins, maîtres de la place, jettent sur la jeune Romaine non seulement leurs bracelets, mais leurs boucliers qui l'écrasent. Son corps fut ensuite jeté du haut de la colline dans un endroit appelé *Saxum Carmentæ*, qui prit alors le nom de roche Tarpéienne, et fut destiné au supplice des traîtres et des faux témoins. On les précipitait, et l'on jetait ensuite leur corps à la voirie. C'est ainsi que périt Manlius après avoir sauvé Rome avec l'aide des dieux et des oies du temple. Il avait reçu les honneurs du triomphe à quelques pas de là, sur ce même Capitole qu'il venait de délivrer de la fureur de nos barbares ancêtres, les Gaulois.

La roche Tarpéienne est près du Capitole!

Ces deux points, en effet, sont les deux extrémités de

la même colline. L'espace qui les sépare s'appelait *intermontium*.

Romulus y avait ouvert un asile pour tous les mécontents, et tous les *outlaws* des nations voisines, afin d'augmenter rapidement la population de sa ville naissante. C'est de là que vint le nom de *Clivus asyli* ou *Clivus sacer*, donné à l'un des trois chemins qui conduisaient du Forum au haut de la colline. Les deux autres étaient le *Clivus capitolinus* et les *Cent marches* de la roche Tarpéienne. Les triomphateurs suivaient le *Clivus sacer*; le *Clivus capitolinus* était le plus fréquenté, et les *Cent marches* conduisaient à la citadelle. Cette citadelle (*Arx*) était entièrement isolée, entourée de murailles de toutes parts, même du côté de l'*intermontium*, et garnie de fortes tours carrées. Elle renfermait la demeure antique de Romulus, celle qu'occupa Tatius après l'alliance des Romains et des Sabins, celle aussi que la ville avait bâtie à Manlius dans un accès de reconnaissance, et qui fut rasée après la condamnation de l'orgueilleux libérateur de la patrie. A sa place on éleva un temple à Junon Moneta, l'*avertisseuse*. Ainsi ce n'était plus, aux yeux du peuple, Manlius qui avait sauvé Rome; on ne voulut pas même laisser ce glorieux souvenir s'attacher à son nom. Et Rome, peut-être honteuse de traiter ainsi son sauveur, reportait aux dieux le bienfait de sa délivrance pour n'avoir point à rougir à ses propres yeux de son ingratitude.

Il y avait là encore, du côté de la citadelle, le temple de Jupiter Férétrius, bâti par Romulus pour y déposer les dépouilles opimes qu'il avait arrachées à Acron. Ce temple n'était pas grand, il avait dix pieds de long sur six de large. Romulus prévoyait sans doute qu'on n'aurait pas souvent l'occasion de s'en servir. Et en effet, dans toute la suite de l'histoire romaine, nous ne voyons que deux généraux romains y suspendre de pareils trophées : Cornélius Cossus après avoir vaincu et tué de sa propre main Tolumnius roi de Véies, et Marcellus, après la victoire qu'il remporta sur Viriodomar, roi des Gaulois ¹.

Auprès de ce temple on en trouvait encore plusieurs autres qui firent donner à cette partie de la colline le nom d'*Arx sacrorum*. C'était de là aussi qu'on annonçait au peuple à haute voix l'époque des nouvelles lunes.

L'édifice le plus remarquable de l'*intermontium* était le Tabularium, où se conservaient les archives publiques de la ville, les décrets du peuple et les sénatus-consultes, les traités de paix et d'alliance, toutes les pièces enfin qui tenaient aux intérêts publics de la cité. Bâti par Q. Lutatius Catulus, dictateur après Sylla, en 84 avant Jésus-Christ, incendié sous Vitellius, il fut réparé par Vespasien. On en voit encore,

¹ On sait que les dépouilles opimes, les seules qu'on pût porter dans ce temple, étaient celles qu'un général romain enlevait lui-même au chef de l'armée ennemie après avoir combattu avec lui corps à corps, et l'avoir laissé mort sur le champ de bataille.

du Forum, toute la partie qui s'élevait à pic de ce côté.

Aujourd'hui le Capitole n'est plus que l'ombre de ce qu'il était autrefois; la roche Tarpéienne, privée de sa citadelle, n'est qu'un pauvre rocher grisâtre couronné de plantes sauvages, d'où les badauds étrangers s'amuse à sauter pour pouvoir dire en retournant chez eux qu'ils se sont précipités eux-mêmes du haut de la roche Tarpéienne, et qu'ils n'en sont pas morts : ce que les jeunes collégiens écoutent avec admiration.

Tous les temples qui décoraient ces lieux illustres sont détruits. Une partie de la colline est occupée par des édifices modernes; et le temple de Jupiter Capitolin, comme nous l'avons déjà vu, est remplacé par l'église d'*Ara cæli*, élevée avec une portion de ses débris. On y monte par un large escalier de cent vingt-quatre marches de marbre.

Cette église est célèbre à plus d'un titre : outre l'emplacement qu'elle occupe, elle mérite encore à plusieurs égards l'attention de l'étranger.

Elle s'appela d'abord Sainte-Marie in Capitolio : depuis elle reçut le nom d'*Ara cæli*, à cause d'une tradition antique que voici : On rapporte qu'Auguste avait élevé dans le temple de Jupiter, à l'endroit même qui plus tard, enfermé dans l'enceinte de l'église actuelle, fut occupé par une chapelle qu'on voit encore, un autel sous le nom d'*Ara primogeniti Dei*. C'était, dit-on, à la suite d'une vision miraculeuse dans laquelle Ma-

rie lui serait apparue, tenant son divin fils dans ses bras. Les livres sibyllins, ou bien une inspiration soudaine, l'auraient éclairé et lui auraient révélé le mystère de la naissance du Dieu homme. La critique historique n'a rien à faire ici, devant l'inscription qu'on lit sur la frise du baldaquin de marbre de l'autel :

HAEC QVAE ARA COELI APPELLATUR
EODEM IN LOCO
DEDICATA CREDITUR
IN QVO VIRGO SSMA
DEI MATER CVM FILIO SVO
SE CAESARI AVGVSTO
IN AVREO CIRCVLO E COELO
MONSTRASSE PERHIBETUR.

On croit qu'à la place de l'autel bâti par Auguste, le pape saint Anaclet en consacra un autre l'an de Jésus-Christ 103. En 1605, l'évêque Jérôme Centelli avait fait construire au même lieu un joli baldaquin circulaire en forme de petit temple, soutenu par huit colonnes d'albâtre. Détruit, en 1798, il fut relevé par la confrérie du Gonfalon sur huit colonnes de jaune antique. L'urne de porphyre de l'autel renferme, avec plusieurs reliques précieuses, le corps de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin.

L'église d'*Ara cæli* fut dédiée à la Vierge par saint Grégoire le Grand, en 591. C'est de cette époque que date l'image de Notre-Dame, qu'on vénère au maître-autel. Elle avait été remplacée, en 1512, par la célèbre Vierge de Raphaël dite de Foligno qui en fut enlevée en 1565.

On conserve dans cette église un petit Enfant-Jésus de bois, sculpté jadis par un moine du couvent qui desservait l'église, et que saint Luc, suivant la légende, serait venu peindre pendant la nuit. On l'expose à la piété des fidèles, entre les images de la Sibylle et d'Auguste, durant les fêtes de Noël. Cette petite statue informe, qui représente un enfant en maillot, est couverte d'or et de pierres précieuses, et fort en vénération parmi le peuple.

L'église renferme des tombeaux curieux, entre autres celui du voyageur Pietro della Valle, celui de Sigismond, qui fit faire à Raphaël la Vierge dont nous parlions, et celui de Luc Savello, père d'Honorius IV, et sénateur romain, mort en 1266. Ce tombeau est formé d'un ancien sarcophage dont le bas-relief représente une scène bachique. Elle possède depuis longtemps un titre de cardinal [ix].

L'intermontium de Romulus est comblé : Michel-Ange y a construit trois palais qui ne répondent point à la majesté du nom antique, mais qui sont en harmonie avec les proportions réelles de la colline. L'espace a manqué au génie.

Ces trois palais entourent une cour assez étroite, ouverte du côté de la ville moderne, et au milieu de laquelle on a placé la statue de bronze de Marc-Aurèle, la seule statue équestre qui nous reste de l'antiquité. Celui du fond est bâti sur les substructions du Tabularium : c'est le palais du sénateur. On y arrive par un beau perron

au bas duquel sont couchées les statues colossales du Nil et du Tibre. Une tour carrée le domine : du haut de cette tour, qui est un des points les plus élevés de Rome, on a sous les yeux d'un côté toutes les ruines abandonnées de la ville antique, de l'autre tous les monuments somptueux de la ville moderne. Ici la cité des pontifes, là celle des Césars. Au pied de la tour on peut voir à la fois pleurer les rues de la vieille Rome, comme jadis, selon la parole du prophète, pleuraient dans la solitude les rues de Jérusalem, et entendre l'hosanna de la ville chrétienne monter de toutes parts vers le ciel sur les ailes de la foi. La contemplation de cet endroit qui unit et sépare l'ancien monde et le monde nouveau est pleine de graves enseignements.

Des deux autres palais, l'un est celui des conservateurs de Rome, qui sert encore aux séances extraordinaires de l'Académie des Arcades, et à d'autres grandes cérémonies publiques ; l'autre est un musée. On a rassemblé dans ce dernier, qui est à droite de la statue de Marc-Aurèle, un grand nombre de curiosités antiques, quelques fragments des actes des frères arvales, des inscriptions impériales et consulaires qui forment une série chronologique fort précieuse depuis Tibère jusqu'à Théodose ; on a réuni comme on a pu les fragments d'un ancien plan de la ville, gravé sur le marbre qui pavait le temple de Romulus et Rémus au Forum, etc., etc.

On ne peut quitter le musée du Capitole sans s'ar-

rêter un instant devant une statue de fleuve couché que les uns ont pris pour le Rhin, et que la tradition croit être l'Océan. Le peuple qui va toujours droit au but, et s'embarrasse fort peu des belles conjectures des savants, lui donna le nom de *Marforio*, parce qu'on venait de le découvrir dans le Forum de Mars. C'est sous ce nom pittoresque qu'il acquit au moyen âge la célébrité impérissable qu'il partage avec Pasquin.

Toutes les histoires particulières de cette époque sont remplies des bons mots que se renvoyaient ces deux graves statues, changées par la verve satirique du peuple romain en deux pamphlets infatigables qui ne perdirent jamais leur franc parler, malgré les punitions quelquefois terribles que les auteurs de ces placards s'attiraient de la part du pouvoir. C'était le *Charivari* de l'époque.

Un jour qu'on venait d'ordonner un nouveau jeûne, Marforio demande à Pasquin en l'honneur de quel saint on vient de l'établir. — C'est en l'honneur du nouvel impôt, répond Pasquin ; à présent que le peuple n'a plus de quoi manger, on veut qu'il fasse de nécessité vertu.

Le pape Urbain VIII avait rendu un décret qui défendait l'usage du tabac dans l'église. Le lendemain on trouva sur la statue de Pasquin ces paroles de Job : *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris.* « C'est contre une feuille emportée par le vent que tu montres ta puissance, c'est une paille sèche que tu persécutes. »

Un trait de cruauté de Sixte-Quint donna lieu à cette autre pasquinade : Un gentilhomme espagnol, qui était venu à Rome en pèlerin, rudoyé par un des suisses de la garde du saint-père, l'avait frappé de son bâton, et si bien frappé, que le pauvre homme en était mort. Sixte V sur-le-champ envoya dire au gouverneur de Rome qu'il eût à faire pendre l'Espagnol le jour même : et veillez, ajoutait-il, à ce que justice soit faite avant l'heure de mon dîner, car je veux manger en paix. L'ambassadeur d'Espagne, suivi de quatre cardinaux, vient le trouver et le supplier, non pas d'accorder la vie au coupable, mais de lui faire trancher la tête à cause de sa qualité de gentilhomme. Il sera pendu, répond Sixte, pendu ; seulement par égard pour sa famille que j'estime, je veux bien adoucir la honte qui pourrait rejaillir sur elle en honorant son supplice de ma présence. Il fit donc dresser l'échafaud devant son palais, et ne quitta ses fenêtres qu'après l'exécution. Maintenant, dit-il, qu'on m'apporte à manger, cet acte de justice m'a donné appétit. Dieu soit loué ! Le lendemain, Pasquin portait sur un plat des chaînes, des roues, des haches, des potences et des cordes. Où vas-tu donc ainsi ? demandait Marforio. — Je porte, répondait Pasquin, un excellent ragoût pour réveiller l'appétit du saint-père.

Un autre jour Pasquin paraît affublé d'une chemise sale. Marforio lui demande comment il ose paraître en cet état. — Il le faut bien, répond Pasquin, je n'ai plus de

blanchisseuse, depuis que la mienne est devenue grande dame. Ceci se disait encore sous Sixte V, dont la sœur Camille Peretti avait été blanchisseuse avant l'exaltation de son frère au trône pontifical. Sixte V, furieux, força l'auteur de cette plaisanterie à venir s'en accuser lui-même. Il lui fit sur-le-champ couper les deux poings et la langue, pour l'empêcher, lui dit-il, de montrer tant d'esprit une autre fois.

En descendant du Capitole au Forum par le chemin qui correspond à l'ancien *Clivus sacer*, on trouve à gauche l'église de Saint-Luc, une des plus anciennes de Rome. Elle avait été d'abord dédiée à saint Martin, mais Sixte V l'ayant accordée à l'Académie de peinture, qu'il venait de fonder, les artistes la dédièrent à saint Luc, leur patron. Le tableau de l'autel représente le saint occupé à peindre la Vierge. C'est une copie ; l'original est de Raphaël qui y a placé son portrait ; on le conserve dans le bâtiment attenant à l'église. Ce bâtiment est la résidence de l'Académie : on y a déposé dernièrement le crâne de l'illustre amant de la Fornarina.

A quelques pas plus loin, du même côté, est l'église de Saint-Adrien, bâtie, dit-on, sur l'emplacement du temple de Saturne, où se conservait le trésor public, depuis le temps de Valérius Publicola, environ 500 ans avant Jésus-Christ. La porte antique revêtue de bronze fut transportée à Saint-Jean-de-Latran par Alexandre VII.

Le temple d'Antonin et Faustine est devenu Saint-Laurent *in Miranda*. Celui de Romulus et Rémus est aussi changé en église, et dédié aux saints Côme et Damien. La *cella* [vii] ancienne existe encore et sert de vestibule à l'église moderne. C'est là qu'était le plan de Rome gravé sur marbre, dont les fragments retrouvés vers le milieu du xvi^e siècle se voient aujourd'hui au musée du Capitole. Le temple antique ne remonte pas plus haut que Constantin, et l'église actuelle est du temps de saint Félix IV, créé pape en 526. Plus tard, Urbain VIII en a fait rehausser le sol ; on peut descendre dans l'église souterraine où se trouvent encore quelques débris de la construction primitive.

A côté de cette église, s'élèvent trois arcs immenses, débris d'une ancienne basilique dédiée à Constantin, sur le lieu même qu'occupaient auparavant des greniers à poivre (*horrea piperatoria*), brûlés en 191. Cette basilique en ruines fut désignée longtemps sous le nom de temple de la Paix. La critique des archéologues modernes a trouvé cette dénomination apocryphe : les avis sont encore partagés. De bonnes âmes, émues des disputes sans fin élevées à ce sujet, ont cru pouvoir concilier toutes les opinions en admettant que d'abord temple de la Paix sous Vespasien, qui aurait déposé dans son enceinte tous les objets qu'il avait rapportés du siège de Jérusalem, il fut plus tard dédié à Maxence par le sénat de Rome, et enfin à Constantin après sa victoire sur Maxence au Pont Milvius (*Ponte Molle*). Ce sys-

tème conciliateur ne manque pas de bon sens; je laisse à chacun de mes lecteurs la liberté de débrouiller la vérité dans ce chaos sombre. Je n'ai point, en ce moment, de *fat lux* à ma disposition.

C'est de cette basilique que vient la colonne de marbre blanc que le pape Paul V fit transporter devant Sainte-Marie-Majeure.

Au-delà s'élève l'église vénérable de Sainte-Françoise romaine. Bâtie au viii^e siècle, restaurée par Jean VII, reconstruite sous Léon IV, puis par Nicolas I^{er} en 860, et par Honorius III en 1216, elle fut entièrement changée sous Paul V, en 1615. La Vierge du maître-autel est une ancienne image apportée de Troie à Rome, au commencement du xii^e siècle, par Ange Frangipani. Il est curieux de voir, à vingt-cinq siècles de distance, le palladium de Rome chrétienne venir des mêmes régions d'où jadis fut transporté le palladium de la vieille cité italique.

On ne manque pas de montrer à tous les voyageurs le tombeau de Grégoire XI avec ses bas-reliefs d'Olivieri, qui représentent ce pape venant fixer le saint-siège à Rome après le séjour trop prolongé des papes à Avignon. Non loin de ce tombeau, on peut remarquer une dalle de la Voie Sacrée enchâssée dans le mur. Cette pierre porte deux enfoncements bien marqués, dont l'origine est toute miraculeuse. La tradition rapporte que Simon, le magicien, voulant séduire le peuple, annonça hautement qu'il allait s'élever au ciel à la vue

de Rome entière. C'est ce qu'il fit en effet. Il était déjà assez haut, soutenu probablement par le diable en personne, quand saint Pierre, qui était là présent, ne pouvant souffrir que l'impiété triomphât ainsi devant la multitude, se jette à genoux et supplie Dieu de ne point permettre plus longtemps un pareil scandale. A l'instant même, Simon perd l'équilibre, tombe, et se brise sur le pavé. Saint Pierre triomphe alors à son tour. Sa prière achevée, il se relève, mais l'empreinte de ses genoux reste dans la pierre sur laquelle il s'est agenouillé.

L'Écriture ne dit rien de ce fait; Arnold, qui écrivait au iv^e siècle, est le premier qui en parle. Théodoret, saint Ambroise, saint Augustin en parlent après lui. Cassien en dit aussi un mot, saint Cyrille de Jérusalem, Sulpice Sévère, Maxime de Turin prétendent même que saint Paul était là aussi. Mais qu'y a-t-il de certain en tout ceci? Il y a beaucoup de choses à Rome qu'une pieuse tradition a comme établies, et qui pourtant sont fort dénuées de preuves; mais qu'importe? la foi y trouve un charme que je me garderais bien de vouloir jamais ternir.

L'église de Sainte-Françoise est bâtie en partie sur les ruines du temple de Vénus et Rome, curieux spécimen du talent architectonique de l'empereur Adrien. Mais ces murs de briques où l'herbe a poussé ne laissent plus soupçonner le revêtement du marbre et les gracieuses dorures qui ornaient la voûte et le sol de cha-

cune des deux parties du temple, ni de ces larges perrons par lesquels on y arrivait du côté du Forum et du côté du Colysée; il ne reste plus que quelques marches dégradées par les siècles.

J'ai parlé du Colysée; sa masse énorme est devant moi. Je l'admire tout troublé, ne sachant pas bien à quoi attribuer l'impression profonde que je ressens à sa vue. J'entre sous ses voûtes où il me semble que je disparaîs à mes propres yeux; je me promène avec étonnement sous ses galeries sans fin, et je comprends maintenant comment le peuple de Rome, qui s'est montré en tout temps fier des monuments laissés par ses ancêtres, l'appela *colosseo*, le colosse. Pour nous, du mot *colosseo* nous avons fait le mot de *Colysée* qui n'a plus aucun sens.

Le Colysée donc, puisqu'il faut l'appeler ainsi, fut bâti par Vespasien après la prise de Jérusalem, et il employa à sa construction les Juifs, ses prisonniers de guerre. Il pouvait contenir quatre-vingt-sept mille spectateurs sur ses gradins, et une vingtaine de mille dans la galerie supérieure. Est-ce Gaudence le chrétien qui en fut l'architecte? est-ce Rabirius? on l'ignore. On en fit, dit-on, l'inauguration solennelle l'an 80 de l'ère chrétienne, 40 ans après la ruine de Jérusalem. Cette fête dura cent jours; il y fut tué quatre mille bêtes féroces et un grand nombre de gladiateurs.

Le sol de l'arène, beaucoup plus bas que le sol actuel, pouvait encore se remplir d'eau à volonté, et l'on

y donnait de magnifiques naumachies pour le plus grand bonheur du sénat et du peuple romain.

En cas de soleil ou de pluie, on tendait au-dessus de l'édifice un immense *velarium* qui s'attachait au sommet autour de la corniche. Des poutres solides fixées sur les consoles extérieures, et dont on voit encore les places, soutenaient de grosses cordes sur lesquelles on faisait courir avec des poulies les parties détachées de ce velarium, qui toutes se réunissaient au centre de l'amphithéâtre.

Cet édifice imposant fut consacré pendant cinq siècles à des jeux atroces. A l'époque de l'invasion des Barbares, le peuple romain n'ayant plus assez de loisir pour se livrer aux joies de ces spectacles, l'amphithéâtre fut abandonné. Au ^x^e siècle, il servit de château-fort aux Frangipani et aux Annibaldi. Plus tard, on en fit un hôpital; ensuite on y établit des fabriques de lainage qui furent remplacées par des fabriques à salpêtre. En 1332 on y donna des tournois. Ce fut là l'âge d'or du colosse antique. Mais, hélas! que ce beau temps dura peu! Cinquante ans après, le côté de l'ouest était tombé; et alors, sans respect pour la ruine gigantesque, les maçons vinrent y puiser à pleines mains, comme à une carrière inépuisable, tous les matériaux dont ils avaient besoin. Ainsi furent élevés le palais de Venise et celui de la chancellerie, le palais Farnèse, les constructions du port de Ripetta, que sais-je encore! Les hommes lui firent plus de mal en

trois cents ans que le temps en douze siècles, et malgré tant de ravages, sa masse encore debout semble défier la fureur du temps et des hommes.

En bas, autour de l'arène étaient les *carceres* ou *loges grillées* qui renfermaient, jusqu'à l'heure du spectacle, d'un côté les gladiateurs et de l'autre les bêtes féroces. Que de fois, hélas ! le sang des chrétiens n'a-t-il pas rougi le sable où les empereurs les faisaient dévorer à la vue du peuple ! Ce lieu de carnage fut en ce temps-là sanctifié par la mort douloureuse et résignée de plusieurs milliers de martyrs ; aussi la piété des âges suivants s'est plu à faire de l'arène sanglante un lieu de pèlerinage. Une grande croix de bois noir s'élève au milieu. Le passant va s'y agenouiller et la baise, en répétant avec dévotion :

« Salut, ô croix, notre unique espoir ! Aujourd'hui en souvenir du mystère qui s'est accompli sur ton bois sacré, augmente la foi au cœur du fidèle, accorde au coupable son pardon. »

Les bêtes étaient enfermées, hors du temps de leurs combats, dans un *vivarium* dont on peut voir encore les restes à côté de l'église de Saint-Jean et Saint-Paul au mont Cœlius.

Auprès du Colysée on trouve les débris du piédestal qui portait la statue de Néron, statue de bronze doré, de cent-vingt pieds de haut, où l'empereur était représenté en Apollon. Vingt-quatre éléphants, dit-on, suffirent à peine pour la transporter. Cette statue existait encore

au *ve* siècle ; depuis, elle fut fondue par quelque bande noire de ce temps-là. Qu'a-t-on fait de ce vaste monument d'orgueil ?...

A quelques pas sont les restes de la *Meta sudans*, la *borne qui sue*. Cette fontaine avait la forme d'une borne de cirque. L'eau sortait à gros bouillons de son sommet, et se répandait en nappe sur le dos de la borne pour tomber dans un bassin de marbre qui l'entourait. Quelques auteurs prétendent que les gladiateurs couverts de sueur et de poussière s'y plongeaient en sortant de l'amphithéâtre. Ils avaient deviné les bains russes.

Je suis près de l'arc de triomphe élevé par le sénat et le peuple romain à Constantin, vainqueur de Maxence, son compétiteur à l'empire. Il était autrefois à demi enterré ; Pie VII l'a fait dégager et entourer d'un mur à hauteur d'appui. On a, depuis, abattu ce mur, nivelé le terrain, et maintenant comme au temps de sa construction, la route passe dessous.

C'est ici, en remontant vers le Capitole, que commence la Voie Sacrée. On la retrouve encore pavée des blocs pentagones antiques, et suivant toujours la même direction qu'autrefois. On peut encore aujourd'hui *flâner* comme Horace sur ces dalles désertes, mais plus heureux que le favori de Mécène, on est presque toujours assuré de n'y rencontrer âme qui vive. Tout est seul et silencieux. Parfois cependant quelque chartreux pensif, quelque capucin à longue barbe noire, viennent traîner leurs sandales sur ce glorieux pavé, et l'étranger,

ami de la vieille Rome, y porte ses souvenirs, et souvent les chagrins de l'exil.

Il faut monter la Voie Sacrée, laisser à droite et à gauche les pans de murs du palais des empereurs, et bientôt on arrive à l'arc de Titus. Ce petit monument est un chef-d'œuvre; il fut bâti en l'honneur de Titus Vespasien, après la prise de Jérusalem. Mais il ne fut cependant terminé qu'après sa mort, car on lui donne dans l'inscription le titre de *divus* :

SENATUS POPULUSQUE ROMANUS DIVO TITO DIVO
VESPASIANO F. VESPASIANO AVGVSTO.

Sur les deux côtés intérieurs de l'arc on voit deux bas-reliefs curieux quoique fort mutilés. L'un représente Titus couronné par la Victoire dans un quadrigé guidé par la ville de Rome, sous la figure d'une femme. L'autre représente la suite du cortège avec les prisonniers juifs et des soldats qui portent les dépouilles du temple de Jérusalem, la table des pains de proposition, les trompettes d'argent qui servaient à annoncer le jubilé, les vases sacrés et le fameux candélabre d'or à sept branches, qui fit donner autrefois à ce monument le nom d'arc aux sept lampes, *arcus septem lucernarum*. Sur la frise extérieure on a continué la pompe triomphale. L'image du Jourdain y est portée sur un brancard en signe de la conquête de la Judée. Plusieurs personnages conduisent des bœufs pour le sacrifice d'actions de grâces, et l'on voit des soldats avec de

petits boucliers ronds sur lesquels est gravée la tête de Méduse. Au centre de la voûte, Titus est enlevé au ciel sur un aigle, image et symbole de son apotheose. On dit que les Juifs de Rome ne passent jamais sous cet arc de triomphe qui leur rappelle le désastre fatal où fut engloutie pour jamais leur nationalité.

La colonne de Phocas, placée au milieu de l'ancien Forum, fut élevée à cet empereur en 608 par Smaragdus, exarque d'Italie. Tant que le piédestal sur lequel est gravée l'inscription dédicatoire resta enfoui dans la terre, les conjectures ne manquèrent pas sur sa destination. Les uns la croyaient prise à la salle des comices, d'autres au temple de Jupiter Stator, etc., preuve admirable de l'infailibilité de la science archéologique.

Cette colonne n'a guère d'autre importance que de montrer qu'à l'époque de son exécution, c'est-à-dire au VII^e siècle, le Forum était encore un des lieux les plus brillants de Rome, puisqu'on y plaçait le monument qu'un gouverneur de province élevait en l'honneur de l'empereur.

Ici finit mon premier pèlerinage dans la Rome classique. J'avais vu le Forum et le Capitole, l'arc de Titus et la Voie Sacrée; je m'étais assis en silence sur le haut des ruines du Colysée; j'avais cueilli sur ses murs croulants quelques feuilles de giroflée pâle et d'olivier sauvage pour te les envoyer à toi que j'aime, mon noble ami, comme de pieux témoins. Je songeais, en les détachant de leurs

branches, que plus heureuses que moi elles allaient voir bientôt la France et toi, et que sans doute en les recevant tu songerais avec quelque plaisir à l'ami absent qui n'a cessé un seul instant de mêler ton souvenir à chacune de ses pensées.

Je rapportai de mon expédition des médailles antiques de bronze ou d'argent, et l'une de ces petites fioles appelées lacrymatoires, dans lesquelles on enfermait les larmes versées par les parents d'un mort ou les pleureuses des funérailles, pour les déposer auprès de l'urne qui contenait ses cendres.

Il fallut alors rentrer dans la ville moderne, chercher le vivre et le couvert, reprendre enfin la vie positive que j'aurais voulu oublier à Rome. C'est là sans doute une des plus cruelles déceptions du voyageur. Il quitte son pays pour s'enfuir à tire-d'aile vers des climats étrangers, qu'il n'a jamais connus que revêtus des fictions de l'imagination et de la poésie. Il espère s'échapper à lui-même comme il s'échappe à son foyer prosaïque ; il arrive, il espère qu'il va tomber dans une terre bénie du ciel, dans le monde idéal de ses illusions..... mais point ! partout, partout des hommes, toujours des hommes, toujours la société avec ses relations inévitables, ses exigences souvent pénibles, toujours gênantes ; surtout quoi qu'il fasse, et quelque part qu'il aille, toujours lui, lui avec ses habitudes, ses besoins de corps et d'esprit, toutes les exigences de sa propre nature. On ne se détache pas de soi-même aussi

facilement que d'un vieux manteau. Aussi loin qu'on s'enfuit, on emporte avec soi ses affections, ses souvenirs, ses inquiétudes, ses peines. Il y a longtemps qu'Horace a dit :

Post equitem sedet atra cura.

Je me casai tant bien que mal à l'hôtel Cesari, *via di Pietra*, et j'y passai plusieurs jours presque sans bouger, car il faisait un temps épouvantable ; il pleuvait à torrents. O beau ciel d'Italie !

V

Origine des populations italiques. — Races primitives. — Invasion des Pélasges. — Hellènes, Étrusques, Osques. — Fondation de Rome. — Campagne romaine. — Aspect général de la ville. — Situation politique. — Opinions de Goethe, de Tit-Live, de Napoléon. — Nature et qualités physiques du sol. — Géologie. — Tibre. — Inondations.

A la fin du ix^e siècle avant Jésus-Christ, cette partie de l'Italie où devait bientôt s'élever la ville éternelle, cette heureuse contrée qui devait faire, moins de deux siècles plus tard, l'envie et l'admiration des hommes, n'était encore qu'une terre presque sauvage, montagneuse et inculte que se disputaient à coups de bâton quelques misérables bergers. Le reste de la péninsule était semé de quelques états florissants arrivés à un